

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1999

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

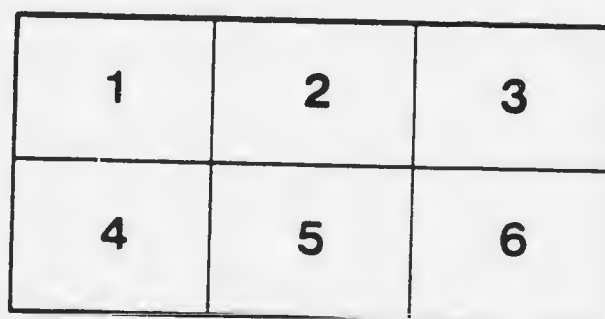
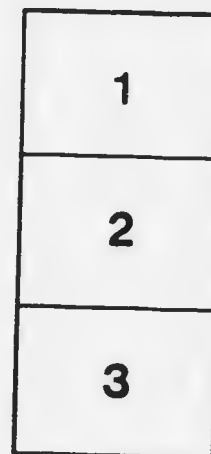
Archives nationales de Québec,
Québec, Québec.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Archives nationales de Québec,
Québec, Québec.

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

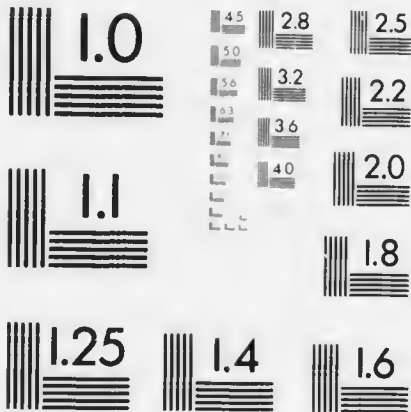
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

0115

LOUIS VEUILLOT

ET

L'ŒUVRE DE LA PRESSE
CATHOLIQUE



*Conférence donnée au Séminaire de Rimouski,
le 21 décembre 1913,*

PAR LE CHANOINE F.-X. ROSS,
Principal de l'École normale de Rimouski.

920
V594



920
V594

3088

Ce Bulletin des Recherches Historiques

*Hommage de l'Édition
F. X. Ross
1913*

LOUIS VEUILLOT

ET

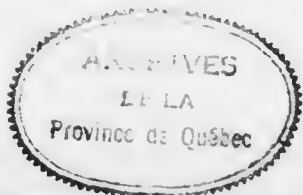
L'ŒUVRE DE LA PRESSE CATHOLIQUE



*Conférence donnée au Séminaire de Rimouski,
le 21 décembre 1913,*

PAR LE CHANOINE F.-X. ROSS,

Principal de l'École normale de Rimouski.



Nibil obstat.

J.-B. PARADIS, pter.,
Censor librorum.

Imprimatur. Die 22a februarii 1914.

† ANDREAS-ALBERTUS, Epûs
St-Germani de Rimouski.

AVIS

Sur de bienveillantes invitations, je me suis décidé à livrer à l'impression une conférence qui n'était d'abord destinée qu'à un public fort restreint. Si quelqu'un de mes auditeurs d'alors a le courage d'y revenir pour la lire, il trouvera que des parties nouvelles y ont été ajoutées. J'y ai simplement fait rentrer des choses destinées à l'entretien du 21 décembre dernier, mais que j'avais dû élaguer afin de ne pas abuser de la patience des auditeurs.

Je dédie ce travail imparfait aux jeunes, dans l'espoir de les stimuler à fréquenter davantage le grand catholique d'action, en qui ils trouveront le modèle que le S. Père vient d'offrir à tous ceux "qui luttent pour l'Eglise et les œuvres saintes". Puissent-ils comprendre que nous avons tous des œuvres saintes à défendre, quels que soient notre milieu et les ressources que la Providence a mises à notre disposition.

F.-X. Ross, *ptre.*

Rimouski, le 23 février, 1914.

LOUIS VEUILLOT

ET

L'ŒUVRE DE LA PRESSE CATHOLIQUE

—

CONFERENCE DONNÉE AU SEMINAIRE
DE RIMOUSKI

21 décembre 1913

Monseigneur,
Mesdames,
Messieurs.

Il devient difficile d'intéresser sur Louis Veillot; à l'occasion de son centenaire, tout semble avoir été dit. Je n'ai pas toutefois décliné l'honneur qui m'était offert par Monseigneur l'Evêque, de vous entretenir ce soir du grand polémiste catholique du XIXe siècle, parce qu'il m'est fort agréable de rendre hommage à ce chevalier de la plume, et aussi parce que j'espère pouvoir sou-

ligner, au cours de cette étude où je ne puis apporter rien de neuf, certaines observations utiles à nos chers étudiants, pour qui Veillot est un modèle à étudier en face de l'avenir qui ouvre devant eux ses horizons.

En étudiant l'histoire ecclésiastique, on observe facilement qu'à certaines époques particulièrement difficiles, lorsque des besoins nouveaux, dans la société chrétienne, requièrent une forme nouvelle dans l'action de l'Eglise, Dieu suscite des hommes à qui il donne la trempe d'esprit, la fermeté de caractère, l'énergie persévérante, nécessaires à la création de cette œuvre.

Telle nous apparaît clairement l'époque où vient Louis Veillot, et il entre lui-même dans l'histoire avec la marque de l'homme prédestiné à créer l'apostolat catholique par la presse. Ce fut son œuvre.

Pour étudier cette œuvre, nous examinerons comment les circonstances la réclamaient, comment Veillot y a été préparé, comment il s'en est acquitté. Puis en étudiant de près les principaux reproches qu'on lui a faits, nous pourrons tirer quelques réflexions utiles à tous ceux qui, étant "quelqu'un du peuple chrétien", sentent le besoin de

rendre leur vie utile à eux-mêmes et à leurs frères.

LE XIX^e SIÈCLE DEMANDAIT UNE
ACTION NOUVELLE

Si nous voulons connaître les circonstances particulières qui demandaient à l'Eglise du XIX^e siècle d'enrégimenter une armée laïque et d'utiliser l'arme de la presse catholique, il nous faut nous rappeler le caractère de la société de ce siècle. Né de la Révolution, ce siècle garda le tempérament de sa mère. Or la Révolution, par sa nature même, tendait à détruire ce qui existait dans l'ordre social: politique, religieux et moral. Que, sur son passage, elle ait renversé des abus que l'Eglise n'avait cessé de combattre depuis quinze siècles, et en face desquels elle se dressait encore, c'est un point qu'on peut facilement passer; mais quiconque ne veut pas s'exposer à prendre les accidents pour la substance, doit s'étudier à bien saisir ce qui est essentiel dans le caractère de la Révolution. Et ce caractère, c'est la haine des institutions chrétiennes.

Avec les éléments apportés par le flot des invasions au Ve siècle, l'Eglise en effet

avait travaillé à constituer de nouvelles sociétés, en leur infusant son esprit, et en les pénétrant des principes chrétiens que le Christ avait apportés au monde, pour la vie et le salut, non seulement des individus, mais aussi des sociétés. Petit à petit, cet esprit passa dans les sociétés, comme un ferment sauveur et civilisateur : les mœurs, les lois, les institutions sociales, les libertés publiques devinrent chrétiennes comme les individus. Le droit public ou social était devenu chrétien ; il le fut, malgré quelques accrocs déplorables, jusqu'à la Révolution.

La Révolution n'éclata pas comme un ouragan dans un ciel serein. Ses lointaines origines feront encore mieux connaître son caractère. Au XIII^e siècle, les légistes, qui s'inspiraient du droit romain en ce qu'il a de payen, persuadèrent à Philippe-le-Bel qu'il fallait éliminer l'Évangile du gouvernement des sociétés. C'est un acte qu'il faut remarquer. Comme ce ruisseau dépeint par Coppée, qui, partant de la montagne en simple filet, se grossit sur son parcours de toutes les eaux qui y affluent et devient un torrent qui déborde dans la plaine, entraînant avec lui les immondices de toutes les

viles qui y déversent leurs égoûts, ce principe antichrétien, en traversant les âges, se grossit de toutes les erreurs, les haines, les ordures morales que lui apportèrent successivement la Renaissance payenne du XVI^e siècle, la prétendue Réforme, l'absolutisme des gouvernants, le gallicanisme du XVII^e siècle, l'impiété moqueuse du XVIII^e siècle; le torrent ne pouvait plus tenir dans les limites de la théorie; il rompit ses digues et déferla sur la société, emportant sur son passage trônes et autels; il arracha de leur base les institutions que la société chrétienne avait édifiées au prix de si pénibles labeurs depuis l'invasion des Barbares; il déracina l'arbre de la liberté évangélique, qui, pendant plusieurs siècles, avait poussé de profondes racines dans le merveilleux sol français.

Voilà la Révolution avec son caractère fondamental, essentiel. Elle tend à faire rendre à la société tout l'esprit chrétien dont celle-ci était imbibée. Devant la verge de Napoléon le flot révolutionnaire a dû reculer et rendre à l'Eglise sa place officielle. Mais la Révolution ne changea pas de nature pour cela, et ne perdit pas de vue qu'il fallait reprendre en détail et sans bruit ce

qu'elle venait de perdre. Elle laissa Jésus-Christ, comme un dieu laïc, au foyer des bonnes gens assez crédules pour lui faire sa place, à condition que ceux-ci ne dérangeassent personne; mais elle employa toutes les habiletés officielles à chasser le Christ "sans violence et sans manquer de respect", de l'école, de l'administration, des lois, de toutes les institutions sociales. Il fallait pour l'Eglise du Christ se ressaisir. On se trouvait, au point de vue social, dans l'état qui suivit les invasions, avec, en plus, la haine contre le Christ qui n'était plus un inconnu.

Et veut-on savoir la position dans laquelle se trouvait, à l'arrivée de Veillot, l'Eglise en face de la Révolution ?

La Révolution s'incarnait dans les fils de Voltaire, Voltaire le blasphémateur de Celui qu'il osait appeler "l'Infâme", Voltaire le persifleur qui avait jeté le sarcasme et le ridicule sur tout ce qui est sacré et même simplement respectable; au milieu de la société où les voltairiens pouvaient impunément étaler avec morgue leur impiété railleuse, les catholiques semblaient n'avoir plus ni le droit, ni le courage de s'affirmer, surtout de protester. "Au milieu d'un peu-

ple libre, nous ne voulons pas être des ilotes”, s’écriait Montalembert au Parlement. Et c’est ce qu’étaient alors les catholiques, des “ilotes”, malgré le concordat et même la Constitution qui, forcée par les circonstances, avait promis une liberté qu’on n’accordait pas.

La fureur haineuse des sectaires d’aujourd’hui ne peut pas même nous donner la juste idée des attaques auxquelles les croyances étaient alors soumises. A l’époque où nous allons trouver Louis Veuillot, on venait de publier 316,000 exemplaires d’œuvres de Voltaire, 240,000 de celles de Rousseau, tout en rééditant la prose nauséabonde de tous les coryphées du philosophisme. Les journaux les plus en vogue avaient un “rédacteur des articles bêtes”. L’appellation n’est pas de moi; elle était courante à cette époque pour désigner le spécialiste chargé de donner, plusieurs fois la semaine, des historiettes absurdes, calomnieuses, contre les prêtres. Alfred Nettement raconte qu’un des principaux actionnaires du *Constitutionnel*, le journal le plus en vogue, a dit un jour: “Le rédacteur des articles bêtes se néglige; il faut le faire donner plus souvent”. Dans sa “Biographie des journalistes”, Edmond

Texier rappelle que le registre des abonnements demeurait-il stationnaire, le directeur du *Siècle* disait tout bonnement : “Allons ! ce soir il faut un vigoureux article contre les Jésuites”.

Aucun évêque ne pouvait élever la voix sans être accablé d'avanies ; aucun catholique ne proclamait ses principes sans déclencher une tempête, sans tomber sous les sifflets des impies déclarés, et sans être accablé par les prudents qui, s'accommodant de la petite paix facile, trouvaient intolérable, périlleux, scandaleux, que les catholiques osassent provoquer des polémiques. La bourgeoisie qui régnait avec Louis-Philippe, trouvait la religion bien favorisée par des sympathies officielles qui couvraient une hypocrite et injurieuse persécution destinée à l'étouffer sans bruit.

Il fallait cependant refaire la France. On comprend que pour ce travail, les méthodes d'apostolat de jadis ne suffisaient plus. C'était au Parlement, à l'école, dans la presse qu'il fallait lutter, dans la presse surtout, dans le journal, le livre, la brochure, qui étaient devenus des agents meurtriers au service de la Révolution. Tous les enfants

de l'Eglise étaient appelés au combat sur un champ où la lutte se faisait pour ainsi dire corps à corps. Pour réduire au silence les mille voix de la presse impie, dont les hurlements couvraient la parole de la chaire et bafouaient les enseignements des évêques, il fallait "le tirailleur exercé au combat des broussailles et toujours prêt à partir pour atteindre le mensonge, le combattre, le blesser, le faire taire".

De plus, il fallait réveiller les endormis, secouer la torpeur, faire renaître le courage au fond des cœurs abattus, claironner des notes assez vibrantes, assez entraînantes pour griser et inspirer l'humeur du combat. "Voilà l'œuvre des laïques, disait Veillot; ils sont bons à cela; je dirai plus, ils y sont plus propres que d'autres".

Il cite Bossuet et Bourdaloue qui veulent que "chacun dans son état prêche l'Evangile", et il conclut: donc aussi "l'écrivain, même laïque, soit qu'il publie des livres, soit qu'il rédige un journal. . . . Le journalisme religieux est né des besoins de l'Eglise dans la société moderne".

Cette thèse de Veillot est bien admise aujourd'hui, mais elle ne l'était pas aussi bien

alors. De hauts personnages gallicans l'admettaient si peu qu'ils la soumièrent à Rome en même temps qu'ils dénonçaient à l'Index les travaux de Donoso Cortès et d'Auguste Nicolas. Pie IX y répondit par une encyclique où il consacra le principe du journalisme religieux laïque, soumis à la surveillance et à la direction de l'Eglise. Le Souverain Pontife n'était pas d'opinion de licencier son armée laïque. On sait aujourd'hui ce que Pie X pense de cette question et de Veillot lui-même. Ne peut-on pas dire que Louis Veillot a admirablement préparé les voies à Pie X, le pape du journalisme catholique ?

LA PRÉPARATION DE LOUIS VEILLOT

Si cette œuvre était voulue par la Providence, comment y fut préparé l'homme qui était destiné à la mettre à exécution ? Comme il arrive la plupart du temps, c'est d'un milieu où l'on ne s'attendait guère à le trouver, que sortit le chevalier du journalisme catholique. Un mot sur ses origines aidera à comprendre "son âme, son esprit, la nuance de sa foi, la forme de sa polémique". Il a raconté lui-même ses origines dans des

pages qu'on ne se lasse pas de relire. Tout ce que l'on sait de ses ancêtres, c'est que, pendant la Révolution, sa grand'mère maternelle avait crânement, une hache à la main, défendu un Calvaire contre une troupe d'enragés. C'est une image à mettre au frontispice de la vie de Louis Veillot. Du côté de son père, on sait que les ancêtres se sont vu confisquer par la Révolution, un moulin qu'ils possédaient, et qui avait le malheur de payer une redevance aux moines. "Passé le moulin, écrit Veillot, tout se perd dans la nuit des temps. Je crois que les yeux du genre humain n'en furent jamais éblouis. Ça donnait du blé, du vin, de la farine, ça gardait les moutons, ça fournissait des laboureurs, des soldats et des prêtres; et si ça n'a pas fourni encore du bien national, au moins ça n'en a pas mangé".

Voilà donc un enfant portant dans ses veines le sang d'une héroïne de la croix, un enfant sorti du peuple, de ce peuple qui peine, travaille, sans compter sur autre chose que son labeur et la bonne Providence; il devait en porter la rude franchise, sans morgue aucune, la foi robuste, et un certain souvenir d'un acte de brutalité exercé par

les révolutionnaires, sur ce pauvre peuple que l'on dépouillait en lui annonçant la délivrance et la liberté.

Son père et sa mère, naturellement probes et droits, remplissaient péniblement leurs devoirs, mais n'avaient pas les consolations de la religion. Leurs enfants n'en connurent donc rien. "Je le dis à la honte de mon temps, non à la leur", écrira plus tard Louis Veillot. L'enfant reçut sa première instruction d'un instituteur "ivre les trois-quarts du temps", qui faisait colporter à ses élèves des livres immondes, dont les petits se repaissaient. "Il est telle de ces lectures dont mon âme portera toujours les odieuses plaies," écrira-t-il encore. C'est ce même instituteur qui le prépara et le poussa à la première communion, d'où, dit-il, "je revins avec mes souillures, je n'y retournai plus. Pardonnez-moi, mon Dieu, et pardonnez-leur!"

Le reste de sa jeunesse, Veillot se pourvoit par lui-même, s'instruit par lui-même; dans un bureau d'avocat où il a trouvé un emploi, il écoute avec curiosité tout ce qu'il entend dire, il dévore les livres, il se repaît du théâtre: il travaille, il peine, il

développe et aiguise son esprit, mais sa conscience reste en friche, il s'en rend compte et il en souffre; car cette âme naturellement droite et chrétienne, n'ayant aucune sympathie pour l'impiété, n'a jamais été tranquille, et Dieu se servira des cris de sa conscience pour le ramener à lui. "Au moins—dit-il—dans la maison de mon père on disait parfois: Que Dieu ait pitié de nous! mais maintenant je n'entendais plus que des impiétés railleuses et quand, dans ma misère, dans mon isolement, dans ma servitude, j'avais tant besoin de savoir une prière, c'était le blasphème que l'on m'apprenait, que je voyais partout, que j'entendais dans tous les discours, que je lisais dans tous les livres, que j'admirais dans tous les spectacles où s'arrêtaient mes yeux."

A 17 ans il entre dans le journalisme, au service de la bourgeoisie effarée qui cherchait des défenseurs jusque parmi les enfants. La plume de Veillot commençait à attirer l'attention. C'est là, après avoir connu l'infortune du peuple sans religion, qu'il finit d'apprendre à connaître les bourgeois libéraux et voltairiens, pour qui "le

peuple n'est qu'une machine de guerre, un esclave qu'ils ne veulent ni ne peuvent affranchir et qu'ils ne savent qu'enivrer". A certains jours, écœuré de cette bourgeoisie qui gouvernait alors la France après la révolution de 1830, il regrette de n'être point du côté adverse: "Quel plaisir, écrira-t-il, de dauber sur ces farceurs illustres et vénérés! Grosses outres gonflées de fourberies et d'usure, je saurai tirer de vous quelque chose qui pourra suppléer au remords!"

Après quelques années de journalisme en province, le jeune Veuillot entre à Paris, se sentant un talent de polémiste. L'ambition rugit en lui. Il veut jouer du coude et faire son chemin. Dieu l'attendait là.

Tout le monde sait comment, dégoûté de cette société sans Dieu au milieu de laquelle il vivait, souffrant d'un mal dont il ne connaissait ni la cause ni le remède, il fut par un ami converti, dirigé vers Rome où la lumière se fit dans son âme.

Le chemin qu'il avait parcouru jusque là, contribuait à le préparer à son rôle, d'après les vues de la Providence. Il a vu de près le malheur du peuple sans religion,

il a connu le voltarianisme bourgeois, il a pu voir dans toute leur hideur les plaies qui rongeaient cette société sans Dieu; au milieu de cette vie, il a pris des leçons d'énergie, il s'est formé par lui-même, il a aiguisé sa plume.

En entrant dans son âme la lumière de la foi éclaira d'une manière merveilleuse tous les problèmes qui s'étaient jusque là agités dans son esprit. A mesure qu'il étudiait la religion, l'histoire de l'Eglise en particulier, le christianisme lui apparaissait comme le remède souverain, infaillible, aux maux dont souffrait la société. Il saisit vite l'opposition radicale, irréconciliable, qui existe entre les principes révolutionnaires et les principes chrétiens: "Deux puissances vivent et sont en lutte dans le monde moderne: la Révélation et la Révolution; les deux puissances se nient réciproquement: voilà le fond des choses". Il comprenait donc que la société ne pourra se guérir que si l'on arrive à éliminer de l'organisme social le *virus* que la Révolution lui a inoculé, et si elle consent à recourir à l'unique remède capable de guérir les nations. C'est ce qui explique sa répulsion instinctive pour tous ceux qui rêvaient de sau-

ver la société en mêlant dans ses veines, au sang chrétien, le toxique révolutionnaire.

La grâce entra dans cette âme "avec une munificence vraiment royale", dit le Père Longhayé. Il sembla dès le premier moment de sa conversion, que la foi fût chez lui une vieille habitude; "elle fut aussi nette dans l'esprit que vivace dans le cœur". Il avait le sens catholique, je dirais le flair catholique; il était orthodoxe d'instinct. Pendant quarante ans de lutte active, toujours sur la brèche, prompt à la riposte, traitant de toutes les questions religieuses qui surgirent de ce temps,—et Dieu sait s'il y en eut,—il n'eut jamais besoin de "sacrifier à l'orthodoxie catholique, aux directions de l'Eglise, une opinion quelconque, un système, un engouement d'ordre quelconque".

Et avec quel cœur il se donne à l'Eglise, il en accepte les enseignements, sans jamais tolérer "la plus légère diminution de la vérité", cette vérité "bien vraie, bien authentique et bien pure" que Dieu nous a révélée surnaturellement et qu'il nous enseigne par l'intermédiaire du Pape, maître infaillible des consciences. Il l'admet, cette vérité, dans toute la rigueur de ses dogmes, toutes

ses conséquences morales, toutes les pratiques de dévotion. Il a la fierté de sa foi, il en a l'orgueil, il en goûte les jouissances; il serait "catholique par sensualité", le mot est de lui, s'il n'avait par ailleurs mille bonnes raisons de l'être.

Ce n'est pas seulement son esprit et son cœur, c'est son action, sa vie qu'il veut offrir à l'Eglise. "C'est un enfant, écrit-il à son frère, qu'il sera doux pour moi et pour toi de travailler ensemble pour la gloire de cette religion qui nous a été, nous pouvons le dire, le pain de l'âme et du corps. Pour moi je suis bien décidé à lui donner ma vie, les meilleurs fruits de mon intelligence, le but le plus constant de mes travaux et de mes efforts; tout pour elle!" Il tint parole.

Veillot converti est le modèle des jeunes gens qui ont à préparer leur avenir. Il ne se préoccupe que d'une chose: remplir en bon chrétien les devoirs que lui impose sa position actuelle. Ayant à soutenir sa famille, il conserva l'emploi qu'il avait au gouvernement; mais en même temps sans savoir encore si et comment il pourrait être bien utile à l'Eglise qu'il aimait de toute son âme, à la société dont il plaignait le malheu-

reux sort, il s'occupa—c'est lui qui parle—
“de discipliner ces forces irrégulières qui
vagabondaient toujours en lui, de réformer sa
vie après avoir réformé son cœur”. C'est
son travail d'éducation qu'il complète. C'est
une forte leçon pour les jeunes. Sachant que
la valeur d'un homme, la portée de son ac-
tion dans la société, dépendront de l'éduca-
tion qu'il se sera faite, et que l'éducation
est une construction par l'intérieur de soi-
même, Veuillot se domine, se sacrifie, s'exer-
ce aux vertus chrétiennes d'un homme de
son milieu. Il renonce d'abord à tous ces
rêves d'ambition qui le hantaient lorsqu'il
entra à Paris. “L'ambition, a-t-il écrit,
est le premier fumier dont Dieu a débarrassé
mon cœur.” Puis il étudie; il étudie la
littérature, la religion, l'histoire ecclésias-
tique; il se forme des convictions, des con-
victions inébranlables sur lesquelles il pour-
ra s'appuyer pour régler sa vie, suivant l'idéal
que la grâce a allumé dans son âme, et pour
orienter l'action que la Providence lui deman-
dera. Pendant cette époque, il écrivit *Rome
et Lorette*, les *Pèlerinages en Suisse* et quel-
ques autres ouvrages dont le ton et la forme
annonçaient le maître écrivain et le fier catho-

lique qui allait bientôt s'armer chevalier de la sainte cause. Abandonné aux mains de la Providence, il attend qu'elle lui manifeste sa volonté par les évènements.

Enfin, en 1843, il s'affranchit de tous liens ministériels. Écoutons-le raconter lui-même sa décision, à un ami qu'il remercie d'une proposition faite en vue de son avenir: Autrefois, dit-il, j'aurai dit *oui*. Mais "depuis, j'ai songé, questionné, regardé surtout, j'ai soumis à la discipline ces forces irrégulières qui vagabondaient toujours, et je n'ai plus à présent que Dieu seul pour gouverner chez moi. Ayant ainsi terminé la guerre civile, j'ai jeté les yeux sur l'extérieur pour voir à quoi il convient d'employer le bien que je venais de conquérir..... J'ai vu une société dans un état tel qu'un chrétien qui est jeune, libre et qui a une lame au flanc, ne peut se défendre de lui déclarer la guerre.

"Alors, j'ai pris mon parti. Je résignerai prochainement en faveur de mon frère, l'illustre emploi de sous-chef que j'occupe encore. Et je vaquerai sur l'heure à dire à mon époque des vérités qui ne souffrent pas que je sois peu ou prou l'employé du gouver-

nement Et quand tout cela sera fait, mon cher ami, nous nous occuperons de moi si j'en vaux encore la peine. J'en doute. Je n'aurai point d'état, point d'économies, du moins de ces économies qui pèsent à la balance des Juifs et des sages. Mais j'aurai mes devoirs accomplis, la manne de chaque jour, l'eau du torrent, et quelques années de moins à passer sur la terre: on peut se contenter de cela. Ne dites pas que je raisonne comme un fou Toute la sagesse du monde ne peut faire que je n'aie à rompre avec le monde pour combattre sans relâche sous la bannière de

Voilà une vocation bien mûrie, inspirée par des motifs élevés. Ce n'est pas dans un moment d'enthousiasme passager qu'il choisit sa carrière, ni avec des illusions qui dorent ses rêves d'avenir. Écoutons-le continuer:

“Mon cher ami, il faut que les chrétiens se fassent craindre des impies ou s'en fassent persécuter. Il faut arracher à cette impiété morne qui nous étouffe et qui va son train, des concessions ou des fureurs.

“Je prévois des dégoûts, des lassitudes, des tristesses; je les prévois, et je dirais

presque, j'y compte. L'humanité est si misérable qu'elle n'est point contente même dans le sacrifice, et notre prière la plus fréquente est toujours que le calice soit détourné. Mais j'ai assez vécu pour savoir que les joies de l'égoïsme sont moindres encore et je suis assez chrétien pour désirer en tout cas de ne les connaître plus. Puis-je borner mes actes de foi à dire mes grâces après deux bons repas que je ferai chaque jour ? Non, mon cher ami. . . Dieu m'a donné un glaive, je ne le laisserai pas rouiller. Et advienne de moi que pourra ! C'est la chose dont je n'ai pas à m'occuper ; Dieu m'ayant donné d'autres soins, celui-là le regarde."

Messieurs, il y a dans ces dernières paroles, une foi pratique, un abandon raisonné à la Providence, qui révèle un degré d'élévation d'âme peu ordinaire. Elles me rappellent la réplique de Pie X aux prudents qui lui montraient quelles conséquences désastreuses provoquerait le refus d'admettre les *Cultuelles* : "Quand ma conscience m'impose le devoir de poser un acte comme Pape, les conséquences ne me regardent pas, c'est à Dieu d'y voir".

Je m'explique la parole enthousiaste de Lemaitre: "Aux heures douloureuses, il y eut chez Veillot de la sainteté." Il ne nous est pas permis de canoniser, mais comment ne pas admirer ?

LOUIS VEILLOT DANS SA VOCATION

Nous aurions à étudier l'œuvre du polémiste. L'entreprise est immense. Je ne puis passer en revue toutes les luttes qu'il soutint pendant près de quarante ans et formuler un jugement sur chacune d'elles. Il n'y a qu'un moyen de connaître Veillot, c'est de le lire. Aussi je me bornerai à signaler quelques-uns seulement des traits de son action, qui peuvent être proposés en sujet de réflexion à ceux qui ont un rôle à jouer au service de la société.

Un libre-penseur qui ne peut s'empêcher d'admirer franchement Veillot, a écrit de lui il y a quelques années: "Il a dépassé ses contemporains et il nous dépasse encore de toute la grandeur d'un héroïsme dont le dernier mot nous échappe". (Albalat, *Pages choisies, Introduction, 27*).

C'est ce dernier mot qui échappe au libre-penseur que je voudrais vous interpréter.

ter. Louis Veillot était chrétien; chrétien il voulait vivre sa foi, et pénétrer de cette foi chacun des actes de sa vie. Entré dans le journalisme dans une pensée de dévouement surnaturel, il ne se laissa jamais guider par autre chose que par sa foi: il en avait fait la règle de ses pensées, de ses affections, de ses jugements; elle a été sa lumière dans l'épreuve, son soutien dans la douleur et les deuils si nombreux qui lui brisèrent le cœur; c'est elle qui arma son bras dans les luttes formidables qu'il dut soutenir pour la défendre. Cette pensée surnaturelle, unifiant toutes les forces de cette grande âme, dominant et dirigeant toute sa vie, c'est là le "dernier mot" qui échappe à Albalat.

Écoutons-le encore, on ne se lasse pas de le citer: "L'Eglise m'a donné la lumière et la paix, je lui dois ma raison et mon cœur... j'ai reçu d'elle la vie, je lui rends l'amour... Lorsqu'on l'attaque, j'ai les mouvements d'un fils qui voit frapper sa mère!" — "Qu'ai-je donc fait à M. Veillot pour qu'il me traite ainsi?" gémissait un vil insulteur de l'Eglise, auquel la vigoureuse polémique de Louis Veillot avait fait tomber la plume des mains.—"Ce que vous avez fait, misérable,

répliquait Veuillot, vous avez insulté ma mère!" Ces paroles définissent exactement le caractère de l'idée maîtresse qui inspira sa vie et son œuvre.

"Des abaissements, écrit-il, j'en veux pour moi, Dieu merci! mais je n'en veux pas pour Jésus-Christ ni pour l'Eglise." Aux railleurs: "Nous méprisons vos rires, nous méprisons vos ivresses, vos couronnes. Nous avons horreur de cette fange et de ce néant. A nous les immolations radieuses, les fécondes douleurs, les conquêtes éternelles. . . . Vous vous forgez des dieux, vous vous prétendez athées, vous hurlez la joie de n'être pas chrétiens. . . . Poids du doute, angoisse de l'erreur. Nous, nous possédons le vrai, nous avons l'assurance d'être avec Dieu".

Lisons, au commencement de ses *Mélanges*, le programme qu'il donne à l'*Univers*: "Nous embrassons formellement les seules choses, les seules idées qui ne passent pas: l'Eglise et la Patrie. . . . Nous ne restons pas prisonniers dans l'étreinte désespérée des choses qui doivent mourir; nous ne reculons pas parce qu'il faut un miracle pour nous faire passer. . . . Notre chef est celui qui commande aux flots de s'ouvrir et aux mon-

tagnes de s'abaisser Nous prenons la société comme l'ont prise les apôtres: nous ne sommes ni à Paul ni à Céphas, nous sommes à Jésus-Christ Nous jugeons les opinions du seuil de l'Eglise où nous les convions à venir toutes s'épurer".

Comme on le voit, quand il s'engageait à "combattre sans relâche sous la bannière de Dieu", il n'entendait pas faire une abstraite figure de rhétorique; il ne comptait pas tailler dans cette bannière l'étoffe qui lui servirait à couvrir ses opinions ou à voiler ses motifs. Dieu, pour lui, était personnifié en Jésus-Christ, Jésus-Christ dans l'Eglise et l'Eglise se concrétisait dans le Pape. C'est à Rome qu'il demandait lumière, c'est sa doctrine, son sentiment qu'il cherchait, c'est du Pape qu'il attendait le signal qui le ferait modifier son attitude ou disparaître: "Il suffirait d'un mot, d'un signe, d'un désir, même exprimé secrètement, pour qu'aussitôt ou nous changions tout ou nous abandonnions tout Nous obéirons comme des soldats," écrivait-il au Pape. Et ce n'étaient pas seulement des paroles; un blâme indirect du S. Père fut un jour tellement exploité par les adversaires, que Louis Veuillot lui-

même s'en exagéra la portée. C'est une bénédiction du Pape, dit-il à ses collaborateurs, "une bénédiction qui entre en brisant les vitres."

"Nous sommes des enfants d'obéissance; notre principale et unique affaire est d'obéir", a-t-il encore écrit. Je conseille à nos jeunes amis qui veulent comprendre comment un catholique d'action doit s'unir aux sentiments de l'Eglise en toutes choses, de lire une lettre d'hommage que le journaliste écrivait au S. Père après le reproche paternel que je viens de rappeler. Ils y apprendront à ne pas distinguer dans les directions pontificales entre ce qui ressort de l'infaillibilité et ce qui n'en est pas. Il mit sa gloire à s'attacher à l'Eglise qui ne se trompe pas dans ses enseignements doctrinaux, au Pape qui, en dehors de ces questions, "est le mortel qui a toujours le plus de chances pour n'être pas abusé par les considérations, les passions et les faiblesses humaines. En vain, dit-il, cherchons-nous ailleurs la lumière de notre esprit, le contentement de notre raison, la sécurité de notre âme". Il sait que pour un catholique "servir c'est régner".

Voilà donc l'idée maîtresse qui inspira toute la vie du journaliste: vivre sa foi. Nous en trouverions de délicieuses manifestations dans sa vie privée, ses correspondances intimes, partout; je le répète, lisez-le.

Cette pensée surnaturelle qui ne restait pas dans le vague, devait faire de Veillot un apôtre. C'est ce qu'elle en fit. Il avait de l'apôtre l'amour des âmes, le zèle, l'énergie, l'audace, et, quoi qu'en aient dit ses adversaires, il en avait la noblesse et la bonté. J'aurais un bonheur sans égal, d'établir ces différents points si je ne devais me borner; mais à tous ceux qui, comme moi, ont subi cette impression qui était devenue de mode, que Veillot était un brouillon et un turbulent, je dirai encore: lisez donc ses œuvres. Une étude attentive de cette vie ferait trouver en Veillot plus d'un trait de ressemblance avec l'apôtre saint Paul dont on a dit que, s'il vivait en notre siècle, il se ferait journaliste. Je me ferais fort d'en citer plusieurs si le temps me le permettait.

Oui, Veillot est apôtre. Écoutons-le plutôt: "Nous sommes tous prêtres en Jésus-Christ. Dès que nous avons une âme, nous avons un sacerdoce, nous avons charge

d'âme."—Encore: "Nous ne recevons pas le baptême pour notre plaisir et nous ne sommes pas engagés dans cette milice pour dormir sur les roses".—Ailleurs: "Ceux-là détruisent vraiment l'Eglise qui ne lui font pas un rempart de leur corps, qui ne se font pas massacrer sur ses marches pour la moindre de ses prérogatives." Ayant sa bourse—pourtant fort mince—toujours ouverte aux indigents, il ne comprenait pas qu'on pût borner là la religion: "Je ne comprends rien à ce système de vouloir sauver des âmes moyennant des pièces de dix sous et de refuser une parole toutes les fois qu'il faut la dire".

Et précisément son apostolat consistait à servir Dieu par la plume pour proclamer la parole du Christ et enfoncer le verbe révolutionnaire dans la gorge des voltairiens.

Nous avons signalé au commencement de ce travail l'opposition radicale qui existe entre les principes sociaux de l'Evangile et ceux de la Révolution qui ont pénétré la société par un travail lent dont l'action remonte à Philippe-le-Bel. Puis en étudiant la première formation de Louis Veuillot, nous avons vu combien il avait connu de près la

souffrance du peuple sans religion et l'être misérable de la société sans Dieu. Il en avait souffert, et son âme de plébéien, qui possédait toutes les noblesses, était remuée d'une immense compassion pour la foule. Écoutons-le au souvenir de la mort de son père: "Mon père avait donc travaillé, il avait souffert et il était mort. Sur le bord de sa fosse, je songeai aux tourments de sa vie, je les évoquai, je les vis tous; et je comptais aussi les joies qu'aurait pu goûter, malgré sa condition servile, ce cœur vraiment fait pour Dieu. Le crime d'une société que rien ne peut absoudre l'en avait privé! Une lueur de vérité funèbre me fit maudire, non le travail, non la pauvreté, non la peine, mais la grande iniquité sociale, l'impiété par laquelle est ravie aux petits de ce monde la compensation que Dieu voulut attacher à l'infériorité de leur sort. Et je sentis l'anathème éclater dans la véhémence de ma douleur. Oui, ce fut là! Je commençai de connaître, de juger cette société, cette civilisation, ces prétendus sages. Reniant Dieu ils ont renié le pauvre, ils ont fatalement abandonné son âme. Je me dis: cet édifice social est inique, il sera détruit".

Aussitôt donc qu'il fut entré en lice, le chevalier alla droit à cette société inique, lui arracha son masque et lui demanda raison et réparation de son crime social. Quelle lutte, Messieurs, quels coups d'épée, et combien je regrette de ne pouvoir faire passer sous vos yeux quelques-unes de ces scènes en tableaux vivants! Assistons au moins à une partie du premier cartel, où il lève au ministre de l'Instruction publique, le masque derrière lequel se cachait l'hypocrisie officielle de l'Etat. La lutte commença sur la question de la liberté de l'enseignement secondaire catholique. Voici d'abord la provocation:

“Les catholiques ne veulent plus interrompre la guerre qu'ils livrent à l'enseignement de l'Etat..... Ils s'imputeraient à crime de se taire un instant. Vous ne les réduirez au silence que par la justice ou par la force; vous leur permettrez d'ouvrir des écoles ou vous leur ouvrirez des prisons”. Puis il arrache le masque: “L'Eglise en France est dans vos liens; vous êtes en voie de l'étouffer sans violence et sans manquer de respect. L'Université lui prend les enfants, l'administration lui prend les malades

et les pauvres, la police lui interdit les manifestations extérieures du culte, la politique lui refuse les assemblées, le Conseil d'Etat lui supprime la parole. . . . Vous avez votre part d'autorité sur le culte et sur les sacrements; vous mariez aussi bien que l'Eglise et mieux qu'elle; vous donnez à sa place aux morts un équivalent de l'Extrême-Onction qu'ils n'ont pas voulu recevoir de ses mains; la chaire est libre, mais avant que l'illustre et pieux Lacordaire puisse y monter, on lui fait déposer le manteau de saint Dominique. Votre surveillance, votre autorité sont partout, gâtant et empêchant tout. Que de dévouements votre pied brutal n'a-t-il pas écrasés dans leurs germes! Que de germes précieux vos mains n'ont-elles pas arrachés! Si l'Eglise sent qu'elle manque d'air et se plaint, vous lui faites entendre qu'elle est trop heureuse de vivre. . . . La langueur qui résulte de tant d'entraves semble avoir fait de ses enfants laïques je ne sais quel troupeau que l'on épouvante et que l'on disperse avec un peu de bruit. Vous êtes assurément en fait de timidité quelque chose de merveilleux vous-même, puisque ce reste énervé vous a fait peur. . . . Et l'Eglise

se tait, et les *bonnes gens* effarés, croyant qu'il y va de leur existence, s'écrient que l'Eglise est très bien, qu'on a tort de se plaindre, de réclamer, que les chrétiens, sauf quelques fous menacés d'un destin terrible, veulent demeurer à tout prix des hommes de paix. Alors vous faites les magnanimes, vous répandez des cadeaux; c'est une pluie d'ornements, de tableaux, de billets de loterie; on ne ménage pas les croix d'honneur et l'on prodigue surtout les assurances cafardeuses. A l'ouverture de chaque session, la Providence a son petit mot dans le discours de la couronne comme la reine d'Angleterre a le sien."

L'attaque ne se portait pas seulement vers les personnages officiels pour demander à l'Eglise sa place dans l'enseignement. Il s'attaque à tous les voltairiens, les *librepenseurs*, qu'il définit "les lettrés ou se croyant tels, qui, par livres, discours et pratiques ordinaires, travaillent sérieusement à détruire en France la religion révélée et sa morale divine. Professeurs, écrivains, législateurs, gens de banque, gens de palais, gens d'industrie et de négoce, ils sont tout, ils font tout, ils règnent". C'est dans ce tas qu'il frappe comme un sourd, sans égard

à la cocarde politique qu'ils arborent, car "ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a sept mois: révolutionnaires sous le bonnet républicain comme sous la livrée monarchique".

On s'effraye un peu dans son camp de l'ardeur qu'il met au combat. Il répond à l'un de ses amis: "Une main viendra, je l'espère, plus robuste que la mienne, une main emmanchée à un cœur qui les détestera moins et qui les méprisera davantage. Elle les saisira par la nuque et leur écrasera le nez dans leurs ordures. C'est à ce prix qu'ils cesseront de faire tant de mal aux autres et à eux-mêmes". Il rappelle le mot de Joinville en face des musulmans, disant à un sien compagnon: "Mon ami, fonçons un peu sur cette chiennaille... Mais, ajoute-t-il, qu'étaient ces musulmans en comparaison de l'infâme bande pour laquelle vous criez merci? Point de merci, jour de Dieu! je sens les éperons qui me poussent d'eux-mêmes aux talons, mon cheval hennit, mon sabre frémit dans le fourreau. Fonçons sur la chiennaille! Mieux vaut périr que de voir sans la souffleter la face insolente de l'impudique et du menteur. Bonjour!"

En même temps qu'il attaquait ainsi l'opinion, Veillot ne manquait pas de fournir à la pensée chrétienne les éléments qui pouvaient aider à refaire la mentalité catholique. Il ne se contentait pas de démolir, il édifiait. Chateaubriand a pu décrire le *Génie du Christianisme*; lui, il a fait mieux, il en a donné une leçon de choses: il l'a fait passer dans sa vie d'abord; et ses écrits, dans tous les genres, ont montré le christianisme en action, s'appliquant à tous les besoins sociaux et privés, répondant aux exigences de l'esprit et aux aspirations du cœur.

L'un des héroïsmes pratiqués par Louis Veillot et si fort désirable chez un polémiste qui dirige l'opinion, c'est son désintéressement, son indépendance de tout ce qui peut faire fléchir les convictions et dévier l'action. Avant d'entrer à l'*Univers*, il renonce à son emploi. Il en a donné la raison: "J'ai à dire à mon époque des vérités qui ne souffrent pas que je sois peu ou prou l'employé du gouvernement." Ce n'étaient pas des espérances ordinaires qu'il brisait d'un geste en signant la démission de son emploi: le patronage effectif de Guizot, la protection du maréchal

Bugeaud, la haute camaraderie littéraire qui lui était offerte dans la presse officielle; il pouvait espérer conquérir le fauteuil académique et tous ces rubans avec lesquels, disait Napoléon: "on fait des héros". Il fait cela non sans regret, puisque ses goûts ne le portaient pas au journalisme, mais l'âme pleine d'une joie supérieure qu'il manifeste avec sa gauloiserie ordinaire, en se faisant servir un dîner de luxe pour fêter sa liberté recouvrée.

Plus tard il étonna les Tuileries en refusant à deux reprises, "très poliment et très décidément", une décoration offerte par l'Empereur. Il déclarait ne faire par là aucun sacrifice, puisque la décoration n'avait aucun prix à ses yeux.

L'indépendance de Veillot se manifesta également devant les menaces du pouvoir. La prison ne l'effrayait pas trop; à preuve il s'y est laissé jeter plus d'une fois lorsqu'il aurait pu l'éviter en se taisant. Il fait même des réflexions fort caractéristiques sur ce sujet: "La prison, mais elle fut notre berceau; nous avons nos racines dans les catacombes. Mettre un chrétien en prison, c'est le retremper dans l'air natal."

Quand arrivent les menaces de suspension de son journal par l'Empereur, son geste de chevalier s'auréole de l'héroïsme du martyr. Il paraît à l'*Univers*, l'encyclique du Pape à la main. Voilà une belle occasion de périr, dit-il à ses rédacteurs qui attendaient l'évènement avec anxiété. On se mit immédiatement à traduire l'encyclique pour la publier pendant la nuit, afin que le journal ne fût pas saisi à l'imprimerie. Quand le matin arriva, l'*Univers* portait sur toutes les routes de France l'encyclique qui condamnait les machinations de Napoléon III et de Victor-Emmanuel. Le jour même un décret impérial supprimait l'*Univers*, pour protéger "l'ordre public, l'indépendance de l'Etat, l'autorité et la dignité de la religion"!.....

Louis Veillot qui se glorifiait d'avoir pour linceul à son journal une encyclique, se vit payer ses émoluments par le S. Père, qui l'appelait son "bon soldat", son "caro Veillot"; il accepta pour ne pas contrister le bon cœur du Pape, mais en déclarant au nonce que ce traitement rentrerait au trésor pontifical. Ce qui arriva en effet.

Quelle fut l'attitude de Louis Veillot vis-à-vis des différents régimes politiques qui

se succèdent si rapidement en France ? Son attitude fut très simple. En politique Veillot ne fut qu'un catholique. L'idée directrice de sa vie ne l'abandonna pas là plus qu'ailleurs. Sa politique fut de ne s'attacher à aucune étiquette, de ne combattre aucun régime pour le régime, de l'appuyer en autant que celui-ci protégeait ou donnait quelque espoir de protéger la liberté de l'Eglise, et de le combattre dans la mesure où cet espoir disparaissait. Dans son article-programme il avait écrit :

“Nous réservons notre hommage et notre amour à l'autorité vraiment digne de nous, qui, sortant de l'anarchie actuelle, fera connaître qu'elle est de Dieu en marchant vers les destinées de la France la croix à la main... Un parti c'est une haine; un système c'est une entrave: nous n'en voulons d'aucun côté.” Ecoutez-le dans une autre circonstance: “S'il ne m'était pas permis de défendre la cause catholique, je rougirais presque de défendre une autre cause. Politique, philosophie, littérature, qu'est-ce que tout cela séparé de l'Eglise ?”

La raison de cette attitude est toute dans sa foi, qui voyait dans les principes chré-

tiens de l'Évangile le seul remède à l'anarchie, à l'immoralité, aux souffrances de la société et du peuple. On en voit une preuve frappante et originale dans la lettre ouverte qu'il adressa au général Trochu qui brigait les suffrages de président de la défense nationale pendant le siège de Paris. Il l'avertit d'abord qu'il vote pour lui faute de mieux et lui en donne les raisons: "Je ne vois rien du tout dans vos actes publics qui me déclare que l'Évangile soit pour vous la loi du salut politique autant que celle du salut particulier. Vous croyez qu'il est permis et même urgent de n'être chrétien que dans la vie privée. C'est l'essence du poison révolutionnaire. C'est par là que la Révolution trompe les intelligences et dissout les consciences à qui ses autres maximes et pratiques font horreur".

Aussi, "sous quatre régimes politiques assez divers, il a toujours été à la hauteur des conjonctures, assez souple pour s'y plier dans tout ce qui peut être mobile comme elles, inébranlable dans ses principes directeurs, dans cette foi qui fut son inspiratrice dominante, unique". (*Tavernier.*)

S'il s'est montré plus favorable au rétablissement du Comte de Chambord, c'est qu'il voyait en lui l'homme de la Providence à l'heure présente. Il ne lui a jamais dit : Vous êtes mon prince, mais, vous êtes mon homme, l'homme de l'ordre, l'homme qui aurait restauré la France sur la base qui convient à son caractère. Encore voulait-il que la France l'appelât librement et ne prétendît pas le sacrer, le faire, surtout que la Révolution "ne le salât pas en le touchant, fût-ce pour l'embrasser".

Il est alors facile de s'expliquer sa liberté d'allure lorsqu'il avertissait les gouvernants, combattait les impies sous tous les régimes, appuyait ou combattait Louis-Philippe, Napoléon III et la République, refusant de chacun d'eux tout emploi, tout honneur. Croyant que ce sont les principes qui peuvent sauver les partis et non ceux-ci qui sauvent ceux-là, il fut toujours exempt d'approuver sous un régime ce qu'il avait trouvé blâmable sous l'autre. Attaché donc aux principes, sans l'être aux partis, il ne fut jamais dans la honteuse nécessité de pallier une lâcheté, de taire une forte vérité sous le piètre prétexte que le parti adverse

pourrait en profiter et se substituer à l'autre pour faire plus mal. Heureux pays où l'on pourrait avoir toute une pléiade de journalistes de cette trempe!

Pour être journaliste au service d'une cause quelconque, peu de préparation suffit, quand on n'a pas à s'occuper d'avoir pour soi "le Pape et la grammaire". Quelque verve et beaucoup d'audace: voilà dont peuvent parfois se contenter des propriétaires et même des lecteurs exigeants; d'autres fois la dernière... qualité suffira. Rarement on poussera la cruauté jusqu'à exiger des convictions.

En s'improvisant journaliste à dix-sept ans, Veillot ne fut pas plus scrupuleux que les confrères de son temps et..... des temps postérieurs. Il avait besoin de pain. C'est l'excuse classique. Aussi avons-nous pu constater ses haut-le-cœur, bien qu'il ne se fût jamais permis aucune bassesse: ce en quoi il tranchait déjà sur bon nombre de gens qui se croient du métier.

Mais quand ce fut la foi qui le poussa à prendre la plume, il ne voulut pas se lancer dans cet apostolat sans acquérir la trempe d'âme, sans développer en lui toutes les

qualités qui pouvaient le rendre digne de servir la grande cause qu'il aimait et estimait au-dessus de tout, l'unique cause qui méritait à ses yeux qu'on y devoue sa vie.

J'ai déjà signalé les convictions qu'il ancrâ dans son âme par la méditation des choses de Dieu et de l'Eglise, son application à mettre tous les actes de sa vie, les plus simples comme les plus graves, en harmonie avec sa foi, et son grand désintéressement. Ne pouvant souligner toutes les qualités qu'il s'efforça d'acquérir, et qui sont autant de conditions pour le rôle de ceux qui se consacrent aux œuvres de la parole, je ne puis toutefois passer sous silence son grand amour du travail.

Veillot travaille pour augmenter et approfondir ses connaissances. Il travaille aussi pour se rendre capable de communiquer aux autres ses convictions, ses connaissances, en se taillant une plume qui fût un "lumineux flambeau" en même temps qu'un glaive redoutable. Il fut "un grand dévoreur de livres". "Etudions, écrit-il, nous ne sommes que le champ; l'étude est le soc qui défriche, est la semence qui féconde, est la pluie qui développe et le soleil qui mûrit.

Elle fortifie ce qui existe, elle renouvelle ce qui s'épuise, elle crée ce qui n'est pas".

Comment cet homme qui, aux écoles, n'a jamais vu en grammaire plus loin que "jusqu'aux pronoms", cet homme qui commença d'étudier le latin et la religion à l'âge de 24 ans, se révéla-t-il dès son entrée à l'*Univers*, un maître de la prose française, parle-t-il de Cicéron, d'Horace, de Virgile, avec la compétence d'un humaniste cultivé; comment connaît-il les Pères et la Bible pour les citer à propos et les commenter? Comment résiste-t-il aux théologiens galliens, libéraux, de manière à toujours avoir avec lui, suivant l'expression du chanoine Lecigne, "la théologie, le sacerdoce et l'Evêque des évêques?" Comment possède-t-il son histoire au point de réfuter en peu de temps et de la manière la plus aplatissante, un malotru qui avait insulté aux mœurs de la vieille France catholique en évoquant la fable d'un prétendu "Droit du seigneur au Moyen-Age"? Comment était-il prêt à refaire la "Vie de Jésus-Christ" travestie par Renan?

Comment? Une seule explication est possible. Il fut un homme d'étude. "Etu-

diez donc l'histoire de l'Eglise", répétait-il de tous côtés. Des zouaves canadiens se rappellent encore avoir reçu ce conseil de sa part. Comment cet homme, toujours au milieu de la mêlée furieuse, ayant une correspondance qui remplit huit volumes in-octavo, a-t-il trouvé le temps de lire tant d'auteurs et d'acquérir tant de connaissances? C'est le secret de tous ceux qui, guidés par un noble idéal, et comprenant la nécessité de s'outiller, savent ordonner leur vie et régler leur temps assez bien pour en consacrer une bonne partie au travail qui affermit le talent.

S'il est versé dans les sciences ecclésiastiques, l'histoire, l'hagiographie, il ne néglige pas les études littéraires. Au milieu du combat, il a porté sur les littérateurs de son époque, des jugements critiques que Brunetière ne renverse pas. Tout en formant son arsenal et s'affinant l'esprit, il cultive l'art de manier les armes du combat. Les jeunes pourront lire à la fin de "*Rome et Lorette*" des conseils comme ceux-ci qu'il a donnés spécialement pour eux: "Cherchons le style... Après la foi et l'instruction rien ne nous est plus nécessaire; c'est par là que

nous serons lus, c'est par là que nous conquerrons l'attention et l'estime du monde... l'art sublime qui bâtit des palais impérissables à la pensée humaine, le *style*, n'est-ce pas pour nous, catholiques de France, une gloire de famille qu'il nous appartient de remettre en honneur? Je considère notre histoire littéraire, et j'y vois que les lettres nationales, dans ce qu'elles ont de plus magnifique et de plus élevé, sont filles de l'Eglise..... Vous donc qui avez particulièrement la vocation d'enseigner et d'écrire, je vous en conjure, appliquez-vous à restituer au langage sa vieille orthodoxie et son ancienne dignité".

C'était donc encore une pensée de foi qui poussait Veillot au travail du style comme à l'étude de toutes les questions qu'embrassait sa polémique. Eh! oui, toujours la même idée directrice. Ecoutez-le: "Nous avons notre âme et d'autres âmes à sauver, et nous y mettrions de la négligence! et nous ne passerions pas des jours et des nuits sur un seul chapitre, sur une seule page destinée à défendre la cause éternelle du prochain! Ah! Dieu nous en ferait un reproche. Nous savons ce que vaut cette parole: songeons-y".

Mais, me direz-vous, Veillot passait-il donc ses jours et ses nuits à rédiger ses articles de journaux ? Evidemment non. La tâche de journaliste ne s'y prête pas. Ce qu'il lui faut, "c'est la promptitude, le trait, avant tout la clarté. Il n'a qu'une feuille de papier et qu'une heure. Qu'il se hâte, qu'il soit net, qu'il soit simple. La plume du journaliste a tous les privilèges d'une conversation hardie, il doit en user. Mais point d'apparat, et qu'il craigne surtout de chercher l'éloquence. Tout au plus peut-il l'étreindre un instant quand il la rencontre".

C'est un programme, mais c'est aussi son portrait qu'il a tracé là.

Non; Veillot n'avait pas généralement le loisir de donner à ses articles une préparation immédiate, ni le temps de se corriger: le feu du combat, la pressante nécessité de la riposte, ne le lui permettaient pas. Aussi en gémissait-il amèrement: "Ma vie littéraire est la plus triste du monde. Je ne fais rien de ce que je voudrais faire et rien à mon gré. Toute ma vie, j'ai vu ce spectacle, qui m'a empêché de me relire, qui m'a condamné au décousu,

à la répétition, à l'enflure; je le verrai toute ma vie! Une mère condamnée à ne jamais débarbouiller ses enfants, à ne jamais ajuster ni recoudre leurs habits, voilà mon image”.

Mais pour revenir à notre idée, si, malgré cela, Veuillot est devenu un maître de la langue, s'il reste le maître dans le style de combat, c'est qu'il a trouvé le moyen de se faire une culture générale, de développer et d'orner son intelligence, de se former de chaudes convictions, de discipliner—j'aime ce mot—“toutes les forces qui vagabondaient” en lui, pour les concentrer et les mettre au service de son idéal et de ses convictions. Il ne cherche pas l'éloquence, il n'en aurait pas le temps, mais il la trouve—et quelles étreintes il lui donne!—parce qu'elle jaillit du cœur, de l'âme, et c'est là avant tout qu'il a porté son travail. Bon gré mal gré, tout homme qui manie l'arme de la parole, révèle son âme et le style n'est que l'écho des sentiments intérieurs. Tant vaut l'âme, tant vaut la parole.

Je me rappelle avoir lu quelque part qu'un grand artiste appelé à dessiner un portrait, le fit, avec une perfection achevée,

en quelque quart d'heure, et demanda en retour une rémunération qui parut exorbitante au client, vu le temps que l'artiste lui avait consacré. Très vrai, répliqua l'artiste, mais pour arriver à faire un travail parfait en quelques minutes, voilà quarante ans que je médite et que je travaille. Veillot est cet artiste. Si ses articles jaillissent de son âme par la pointe de sa plume sous la forme de petits chefs-d'œuvre, c'est qu'une vie de méditation, d'étude, de travail à la plume, et surtout, de travail sur son intérieur, lui a donné une haute inspiration, une puissante formation qui l'ont rendu capable d'atteindre la perfection sans effort. "L'article sort de sa tête comme la flèche part de l'arc, sans effort et d'un seul jet", a dit l'un de ses biographes.

On a pu constater toutefois qu'il ne manquait pas de se corriger et de "corriger ses corrections", quand il pouvait s'en accorder le loisir. M. Albalat s'est fait une tâche de chercher "l'Art d'écrire", en fouillant les manuscrits des maîtres, pour suivre leur pensée dans toutes les phases de l'expression, depuis le premier jet jusqu'à la forme définitive qui nous est parvenue.



La découverte qu'il a faite dans les manuscrits de Veillot, fait ressortir la qualité éminente du grand improvisateur: il vise à condenser sa pensée, à la resserrer, pour lui donner plus de force, n'hésitant pas à sacrifier l'excès de sa verve, à laisser la moitié de ses idées en chemin, à "renfermer en une phrase ce qu'on aurait pu dire en deux pages".

C'est grâce à ces belles qualités, ajoutées par son travail de géant aux dispositions de sa riche nature, que Louis Veillot sut avoir une action étonnante sur son époque. Il s'agissait, je l'ai dit, de parler assez fort pour se faire entendre des sourds volontaires, obliger des adversaires décidés, à le lire, à tenir compte de ce qu'on leur dirait, il s'agissait de crever ces vessies gonflées qui modestement se croyaient remplies de l'essence de l'esprit français; il fallait obliger ces voltairiens à traiter l'Eglise et ses croyances autrement que comme des drôleries bonnes pour les esprits étroits, leur faire tomber des mains l'arme du sarcasme, leur enlever le loisir de ricaner et de persifler, en les obligeant à se défendre eux-mêmes contre le rire et le sifflet que ne manquerait pas de provoquer leur hideuse figure, lorsqu'un vigoureux

coup d'épée déchirerait prestement leur masque. Or la plume de Louis Veillot était l'arme voulue pour la circonstance. A la force de sa pensée toute chrétienne, de son âme toute chevaleresque, elle donnait la forme claire, nette, attrayante, piquante, étincelante; elle ajoutait le sel gaulois, la verve caustique, mordante, qui obligent à lire; sa période vibrait comme un clairon; sa phrase courte, condensée, ramassée, frappait comme une balle, un boulet, ou éclatait comme une bombe en frappant le but; ses traits mordants et incisifs entraient dans les chairs comme un glaive; ses articles où s'alignent, comme des soldats en marche, des paragraphes rythmés et nerveux, font l'effet d'escadrons qui s'avancent au combat avec cette "furie française" qui enthousiasme et arrache des admirations même à ceux qui en subissent le choc. Il avait bien ce qu'il faut pour élever le journalisme catholique à la hauteur d'une institution.

Aussi quand on entendit sa rude épée siffler dans l'air, on se regarda effaré et on se demanda si le catholique, qu'on aimait à se représenter comme un être destiné par nature à recevoir les coups sans les rendre,

allait oser devenir agressif. Et quelle agression! On s'était si bien fait à l'idée que le catholique doit être une bonne petite âme capable d'encaisser tous les coups sans en rendre aucun, ayant une joue de rechange pour recevoir le second soufflet, que la loi évangélique semblait profanée par Veillot. Quoi! un catholique qui avait un esprit mordant et caustique, qui avait le trait acéré et le mot railleur! Un dévot qui osait manier—et avec quelle dextérité—l'arme, si redoutable en France, du ridicule! On n'en revenait pas. "Les hommes gorgés des railleries voltairiennes ne pouvaient comprendre qu'un chrétien possédât le don du rire et que ce rire tout français fît si bien rire d'eux". (*Tavernier.*) Il était bien admis alors que l'esprit français, la gauloiserie, étaient le monopole de l'impiété voltairienne. Veillot leur apparut comme un scélérat qui aurait pillé leur héritage!

Quelle surprise et quelle rage! Mais bou gré mal gré, il fallait bien le lire et tenir compte de ce nouveau berger dont la fronde atteignait si habilement le front du Goliath. Le tirage de *l'Univers* augmenta dans des proportions effrayantes pour l'adversaire.

On s'arrachait certains numéros avec une vraie fureur. On se répétait les bons mots du polémiste, les rieurs se rangeaient de son côté et les victimes n'osaient plus s'exposer à ses coups; chaque jour amenait une nouvelle victime sur le carreau. On remplirait des volumes de citations mordantes et pleines de verve. On a compilé quelques-uns de ces traits: ces pages ont été comparées à des cibles criblées de balles. Je me permettrai d'en prendre quelques-uns au hasard.

Un certain Isambert a insulté l'Eglise à la tribune. Son portrait paraissait le lendemain dans l'*Univers*, avec cette appréciation: "Sa voix est hideuse. On l'a écouté froidement aussi. Evidemment la Chambre ne considère la religion que comme un cadavre et la figure d'Isambert lui fait trouver tout naturel qu'il s'acharne sur ce débris". About a traité Veillot de "petit Marat évangélique", de "saint Jean-Baptiste de l'égoût". Veillot lui croque sa binette: "Représentez-vous un Almanzor de la nouveauté, s'élançant des mains du coiffeur, luisant et parfumé, pour éblouir un bal de bourgeoises. . . . Il est très bien là. Assurément M. About écrit mieux que P.

de Kock, mais il n'a pas sa fraîcheur; il est plus piquant que M. Scribe, mais il n'a pas son invention. Quelquefois on l'entend comparer à Voltaire. Il faut laisser dire et Voltaire ne l'a pas volé. . . . La volubilité, les jeux de mots, les antithèses, les grimaces, ne font pas un écrivain, pas même un moqueur mais tout simplement un farceur".

Il a parfois l'étranglement sec: "M. de la Guéronnière a une phrase fluette, sans figure et il passe en se faisant du bien".— "Sauret est devenu quelque chose, pas tout à fait quelqu'un". Sur un auteur plagiaire: "Son livre ne vaut rien quoi qu'il n'y ait pas grand chose de lui". Sur un autre auteur: "Il valait mieux que ses livres et méritait de ne les avoir pas faits". A l'adresse de Quinet: "L'immense M. Quinet. . . M. Quinet sait tout; il ne sait que cela mais il le sait bien". Voici E. Pelletan: "M. Pelletan accorde que j'ai de l'esprit à mes heures. Il ne me vaincra pas en générosité; si je le prends jamais en l'une de ces heures-là je veux le crier sur les toits." Il épiluche les deux Navet; "Les deux Navet disent que je suis un malhonnête homme; je m'étais contenté d'écrire qu'ils sont des

sots. J'observerai toujours cette modération”.

Voici Rigaud: “M. Rigaud dit tout en style pétillant; des phrases roses et noires, bien lavées, avec la queue en tire-bouchon et un petit dard au bout tout plein d'essence épicurienne. D'ailleurs peu de force”. Il nous annonce l'entrée de Jules Ferry dans le cabinet: “M. Thiers se baisse, ramasse quelque chose et nous le présente: c'est M. Ferry”. “M. Nisard excelle dans le genre nul”. Il dissèque Saint-Marc-Girardin: “Il y a en lui plus de Girardin que de Saint-Marc”. Il atteint la tourbe des chroniqueurs en vogue: “La chronique ne se nourrit pas des moëllles d'Epictète; elle entre chez Augias non pas le balai mais la fourchette à la main”. Un haut fonctionnaire oublié est ressuscité: “Tout le monde se souvient de n'avoir jamais entendu parler de lui”.

Depuis sa conversion, on savait que Veillot refusait catégoriquement de se battre en duel et on ne se gênait pas de le provoquer. Sa plume lui suffisait: de l'un d'eux il dit: “Il voulait me tirer du sang, il ne me tira que de l'encre et je persistais à lui laisser la vie”. Il feint un jour d'accep-

ter et choisit son arme. "Je choisis le couteau, c'est l'outil qu'il faut pour ouvrir les huîtres".

Napoléon III ne dédaignait pas, paraît-il, d'écrire dans le *Constitutionnel* et signait modestement "Boniface".—"Boniface, qu'est-ce que c'est ? demande Veillot. Cela se murmure, on ne l'articule pas. Autant le ciel est au-dessus de la terre, a dit un jour l'ami Guérault qui sait bien des choses, autant Boniface est au-dessus de Grand-Guillot. Voilà de quoi rêver, car Dréol et Vitu sont grains de poussière devant Grand-Guillot qui n'est rien devant Boniface".

Voulant caractériser l'alliage baroque des beautés réelles qui s'enlacent dans les *Contemplations* avec les saletés et les platitudes familières à Havin, rédacteur du *Siècle*, il tire à Victor Hugo sa généalogie littéraire: "Oui, l'auteur des *Contemplations* est un métis du bonhomme Havin et de la muse épique! Voilà un étrange mystère, et je ne me charge pas d'expliquer comment a pu se faire la rencontre qui a donné ce produit surprenant; mais les marques de la double origine sont sans nombre".

Voici comment l'apprécie Albalat, un universitaire de France: "Dans le style de

combat, aucun n'égale Veillot. Il a renouvelé toutes les ressources de la polémique, intarissable ironie, raillerie incisive, mordant des ripostes, réplique inattendue, drôleries d'arguments, solidité de démonstrations, trouvailles d'esprit, création de mots, bouffonneries exquises, et pardessus tout, j'y insiste, cette intraduisible gauloiserie qui est proprement sa marque. Il flagelle, fouaille, roule et piétine ses adversaires. Non seulement il prouve qu'ils n'ont pas raison, mais il les rend ridicules d'avoir tort. Il les exaspère, les cloue au pilori, les échorche à vif, les marque au sang. Parfois son dédain se contente d'une chiquenaude et il écrase en passant, il tue à distance. Parfois il s'acharne et fait barbotter le discuteur dans sa sottise".

Après avoir produit plusieurs citations, le même auteur ajoute: "Veillot est intarissable; et quelle délicatesse dans la violence! Que d'élégance dans son rugissement! Il assomme sa victime avec un goût parfait. Il n'insulte pas, il se moque; il ne se fâche pas, il persifle; on sort de ses mains hué, humilié, bafoué, lardé, lacéré et dégradé; il vous séduit et vous désarme par la conti-

nuelle plaisanterie d'un style toujours supérieurement littéraire. Avec cela facile à se radoucir, prêt à causer, acceptant la discussion, offrant les colonnes de son journal à Proudhon qui l'estimait fort et disait de lui: "Il a le coup de maillet sincère".

La valeur littéraire de Veillot a été la grande cause de la vogue de ses articles qui ne plaisaient pas toujours, on a pu s'en rendre compte. C'est elle qui, ajoutée à la connaissance de son grand cœur, a contribué le plus puissamment, après sa mort, à réconcilier l'opinion avec ce polémiste dont les luttes ont soulevé tant de colères et provoqué tant d'injures et de calomnies.

Malgré la longueur de cette conférence on voudra bien me permettre d'ajouter encore quelques considérations qui le feront connaître mieux sous cet aspect.

"Que Louis Veillot soit le grand écrivain catholique du XIXe siècle, nul aujourd'hui ne lui refuse cette gloire", dit un critique. "Vous savez, il était notre maître à tous", disait Rochefort, en pointant du doigt le cercueil de l'écrivain. Citant la description de l'aurore, que Veillot crayonnait en route, dans une lettre adressée à sa sœur,

M. de Pontmartin s'arrête pour dire: "Maintenant lisez cette page, Messieurs les naturalistes, les descriptifs à perdre haleine, et saluez, non pas, Dieu merci! votre maître, mais le Maître!"

Critique, apologiste, historien, épistolier, il possède le don de la prose sous toutes les formes. Et dans les genres où il a exercé son talent à la suite de Joseph de Maistre, on retrouve, dit Albalat, "l'ampleur qui rappelle les surélévations" de son devancier.

Veillot littérateur était classique. Il devait l'être, le classicisme étant l'ordre dans la puissance, et le style n'étant autre chose que l'homme. L'esprit français est naturellement chrétien et classique, et qui en fut plus pénétré que Veillot? Le christianisme qui pénètre un esprit dans toutes ses facultés ne peut que leur donner la puissance et l'équilibre, en régler toutes les activités: c'est le caractère du classicisme. Et quel écrivain, plus que Veillot, soumit toutes ses facultés à l'influence du christianisme, et lui demanda la puissance qui les discipline et en règle tous les mouvements? Si, dans sa jeunesse, il se laissa bercer par les rêveries creuses et les périodes sonores des romanti-

ques, il “revint instinctivement aux classiques, et sa conversion religieuse compléta sa conversion littéraire... Veillot étudia de très près nos vieux auteurs classiques et se créa une forme personnelle en s’assimilant leurs tournures, encore très reconnaissables à travers l’originalité qui lui est propre... Son style extrêmement pur est partout frappé au coin du grand siècle”.

Cette appréciation d’un écrivain incrédule, contient des sujets de réflexion pour nos jeunes aspirants littérateurs, et leur fera comprendre que la lecture de Veillot ne leur sera pas moins profitable au point de vue littéraire qu’au point de vue chrétien.

Mais qu’il suffise de signaler le côté instructif de son talent et tout à la gloire de l’écrivain.

Le cœur de cet homme acheva de lui conquérir les suffrages. “Un homme se mesure depuis là jusque là”, disait un éducateur, en se portant la main de la tête à la poitrine. C’est que l’homme ne vaut pas seulement par son intelligence, mais aussi par son cœur, et que la bonté du cœur

ajoute le complément nécessaire à la force de l'intelligence.

A voir le soldat s'enfoncer dans les rangs ennemis, l'épée à la main, ou défendre un poste avec toute la rigueur que comporte la consigne, on peut rarement conclure qu'un cœur tendre et sensible bat sous son épaisse armure. C'est ce qui peut arriver pourtant, et c'est ce qui arriva pour Veillot. Son exemple prouve, suivant l'expression du poète, que "les vrais cœurs de lion sont les vrais cœurs de père".

Les adversaires de Veillot étaient désarmés lorsqu'ils le rencontraient dans l'intimité. "L'ogre clérical", le "Zoïle cagot", l'homme "le plus violent, le plus grossier dans son langage et le plus indélicat dans sa conduite", lui apparaissait tout plein de séduction et de charme, les fascinait, dès qu'ils entraient en relations intimes avec lui. Sainte-Beuve, déjà difficile à conquérir, et qui avait dû avaler des pilules amères sorties de la pharmacie de Veillot, reconnaît, dans un aveu que l'on sent forcé, qu'il est "doux, poli, non tranchant, modeste dans son langage, d'un coup d'œil et d'un ton de voix affectueux, presque caressant; il

est impossible, continue-t-il, de l'avoir rencontré quelquefois et d'avoir causé avec lui, sans avoir reconnu, dans cet ogre tant détesté, et qui a tant fait pour l'être, l'homme doué de bien des qualités civiles et sociales". Le critique ne pouvait élever ses vues plus haut.

H. de Pené, dont l'épiderme portait encore la marque des cautérisations du polémiste, écrivait devant son cercueil: "Le même homme dont l'encre vous brûlait le visage comme du vitriol, dans les batailles de presse, était, dans les relations privées, l'urbanité, la bienveillance et la modestie personnifiées. . . . L'agrément et la douceur de sa conversation, l'harmonie pénétrante de sa voix, l'illumination de son sourire, transfiguraient les traits bruts et comme inachevés du visage. Veillot, vu de près, était un charmeur".

Une dame, apercevant Veillot pour la première fois, venait d'exprimer la répugnance que lui inspirait cet adversaire de l'évêque d'Orléans. Veillot entre aussitôt en conversation avec elle, et quelques heures après, la pauvre dame ne tarit plus d'éloges:

“Il est délicieux! il est charmant cet homme-là; il est charmant, charmant!”

Voilà l'impression générale que causait dans l'intimité, ce farouche combattant qui n'est allé sur le champ de bataille que par devoir, qui “ne tenait ni à recevoir ni à porter des coups”, et qui écrivait dans une confidence toute sincère: “J'éprouve un besoin immense de serrer une bonne main et de lâcher mon âme excédée de ses renfrognements. Vous avouerez qu'il est ennuyeux de cingler tant de coups de fouet, et surtout de n'en pouvoir jamais cingler assez”.

Il ne faut pas voir dans cet extérieur qui captive, le résultat d'une politesse de convention, la fidélité à un code de salon. La politesse et les bonnes manières étaient chez lui “la fleur de la charité”, qui s'épanouissait dans son âme. On ne se dévoue pas à une cause sacrée, avec la conviction, l'entrain qu'y a mis Veillot, sans que les lumières qui brillent dans l'intelligence jaillissent d'un foyer ardent allumé dans le cœur. Si jamais homme a été sincère, a reflété dans sa conduite extérieure la pensée intime qui lui

travaillait l'âme, c'est bien Veillot. C'est ce qui fait le charme de ses écrits, et c'est ce qui donna tant d'attrait à ses relations privées.

Cette gentilhommérie si appréciée de ceux qui le connurent, n'était pas encore le trait le plus manifeste de la bonté de son cœur. S'il avait le coup d'épée terrible, il pardonnait facilement ceux qu'il avait reçus. M. Tavernier, qui l'a connu dans l'intimité, témoigne qu'il fit plusieurs fois l'aumône à d'anciens détracteurs et qu'il montrait une compassion extrême envers les égarés repentis. C'est Jeanne d'Arc criant au général ennemi: "Glacidas, tu m'as indignement traitée, mais j'ai pitié de ton âme, rends-toi au Roi du ciel!"

Ce que les relations intimes révélèrent aux contemporains, la correspondance du polémiste le fit connaître à ceux qui sont venus après lui. Ceux mêmes qui ne partagent pas ses idées, ne peuvent se défendre aujourd'hui d'une sympathique admiration pour l'épistolier qui a traduit, dans sa correspondance, une si grande bonté de cœur. C'est là qu'il faut aller pour achever de le connaître.

Génie littéraire, sincérité, droiture, exquisite sensibilité, tendresse, âme imprégnée de la plus forte et de la plus douce piété, tout cela se traduit dans ses lettres, avec bonhomie, simplicité, pétillement d'esprit et inlassable gauloiserie.

Sous cette cuirasse apparemment impénétrable, battait un cœur aimant, délicat, sensible, avide de tendresse, prodigue de dévouement. "Aimer et être aimé, se dévouer, se donner, ce fut, dit le chanoine Lecigne, la passion de Veillot; une heure au foyer le reposait d'une journée sur le champ de bataille, une vraie et sincère affection le consolait de toutes les haines".

M. Tavernier, qui, jeune, fut son secrétaire, et qu'il utilisa souvent à rédiger des articles qu'il lui dictait, nous raconte qu'il ne lui dicta presque jamais de lettres, parce qu'il trouvait un délassement passionné à déposer l'armure, après la rude journée, pour venir se rafraîchir le cœur en s'épanchant dans des cœurs aimés. Cette occupation le ravissait, et il se mettait "à sa correspondance avec un soulagement éprouvé. Muettes, ses lèvres traduisaient une joie intense, raffinée. . . . Ces lettres, si

abondantes et si belles, sont aujourd'hui admirées selon leur mérite incomparable, ajoute M. Tavernier; mais on ne peut guère s'imaginer l'agrément qu'y prenait leur auteur, quand on n'a pas vu Louis Veillot occupé, recueilli, animé à les écrire".

Dans le recueil de toutes ces lettres, j'aime à signaler surtout celles qui manifestent davantage sa tendresse familiale: celles qu'il adressait à sa sœur Elise, devenue la mère des petites orphelines après la mort de Madame Veillot, celles qu'il adressait à "son petit frère" Eugène, et toutes celles qu'il a écrites à ses filles ou au sujet de la mort de ses filles et de sa femme. Plusieurs contiennent, au milieu des traits inconcevables de tendresse, des bons rires du cœur, et des pleurs, des élévations qui ravissent.

Les lettres à sa sœur sont intarissables de tout ce que peuvent produire un esprit pétillant et un cœur débordant de tendresse. On sent que sa plume est insuffisante à traduire tout ce qui bouillonne là dans ce cœur ardent où se concentraient de si chaudes affections. Il lui donne les noms de tendresse les plus contradictoires et les plus risibles parfois. Il l'appelle son président,

sa chanoinesse, son gros trésor, son cher gros melon. “Adieu, *mon* sœur ou *ma* frère, car tu tiens des deux et c’est pourquoi on t’aime pour deux”. “Toi et tes filles, vous me faites tomber en enfance.” De Royat, où il subit un traitement, il lui donne des nouvelles de sa santé, et termine: “Quant au cœur, j’ose dire que c’est par là que je brille; c’en est même ennuyeux”.

A sa fille, religieuse au couvent de la Visitation, il termine ainsi une lettre: “Prie Dieu de me donner plus d’amour pour lui. Pour toi, j’ai ce qu’il faut. Plus, tu ne voudrais pas”.

Ces deux derniers exemples le peignent sur le vif.

Toute sa correspondance montre également l’homme plein de foi, élevé dans ses pensées, humble devant Dieu, le chrétien complet qui ne distingue pas entre la théorie et les actes, la vie dans l’intimité et la vie au grand jour de la publicité.

Un historien catholique a ainsi résumé l’impression qui résulte de la lecture des lettres de Veuillot: “C’est le langage tout franc d’un homme de cœur, qui, pendant cinquante ans, a écrit au jour le jour, on peut dire, à

son insu, mais aussi à sa gloire, la plus attachante histoire d'une âme dans toute la simplicité de ses épanchements".

C'est cette "âme", Messieurs, que je voudrais vous inspirer l'ambition de connaître, et je serai largement récompensé de ce travail bien incomplet, si j'ai pu donner à quelqu'un de mes auditeurs l'idée d'étudier davantage Veillot. Celui-là trouvera une âme; en compagnie de cette âme il sentira la sienne se dilater et s'élever; et dans cette âme il découvrira le secret de l'action efficace: le premier moyen d'agir sur les autres pour le bien, est d'abord d'avoir une âme.

REPROCHES FAITS A VEILLOT

On a reproché bien des choses à Veillot. Je me contenterai de résumer le tout en trois points principaux qui regardent la forme véhémence de sa polémique.

Sa polémique violente, a-t-on dit,

1.—Empêchait la conversion de bonnes âmes égarées qu'on aurait pu espérer ramener à la vérité par la douceur.

2.—Une telle polémique blessait les lois de la charité.

3.—Son imprudente intolérance nuisait aux intérêts de l'Eglise.

Examinons chacun de ces reproches. En premier lieu la polémique "violente" de Veillot empêchait-elle la conversion de ceux qui n'étaient pas dans les rangs catholiques ?

Je vous ai peint à dessein l'état d'esprit des sectaires imbus des principes révolutionnaires de l'époque. Voici des impies qui se targuent de l'être, qui se pavanent, qui, de parti pris, se déclarent les ennemis de la foi catholique, répandent des flots de littérature pornographique dans le roman, le feuilleton, le théâtre, la presse de combat, avec le but avoué de corrompre l'esprit chrétien et les mœurs chrétiennes : voici des sectaires qui bafouent l'Eglise, insultent le Christ, ou des hypocrites qui les aident dans l'ombre, cherchant visiblement à étouffer la religion sans bruit en baillonnant les évêques, en chassant Dieu de l'école, en refusant aux catholiques le droit de se plaindre ; voici des corrupteurs qui arrachent les âmes à Dieu et les conduisent au démon ; et l'on voudrait que l'Eglise se tût, que ses enfants laissassent faire, et

cela dans l'espoir de convertir quelques-uns de ces forcenés!

Mais, Messieurs, faut-il croire que l'Eglise est une école de naïveté? Croit-on qu'en laissant les loups libres de ravager la bergerie, ces beaux messieurs auront l'envie de se naturaliser parmi les bonnes bêtes qui se laissent dévorer? A qui fera-t-on croire que, si les Français de 1870 n'avaient pas lancés de si gros projectiles contre les Prussiens et avaient tous imité Bazaine, ils auraient pu caresser l'espoir de voir l'Allemagne se faire française, et qu'en tout cas elle n'aurait probablement pas pris l'Alsace et la Lorraine? L'héroïsme peut captiver, amener des sympathies, jamais la poltronnerie!

La polémique de Louis Veillot contre ces fiers-à-bras de l'impiété n'était pas faite pour les convertir, j'admets; pas plus que les balles françaises n'étaient destinées à attirer les sympathies prussiennes. Il se défendait; il prenait même l'offensive, je le veux; et c'était la bonne tactique: les catholiques n'ont-ils pas la liberté de défendre leurs droits, leur Eglise, leur foi? N'est-ce pas pour eux un devoir? Il faut que le sens chrétien soit bien émoussé, que les

énergies chrétiennes soient bien chloroformées par le poison révolutionnaire, pour qu'on en soit arrivé à ériger la lâcheté et la stupidité en vertus!

Mais j'aurais dû laisser Veillot défendre lui-même la thèse: "Nous voulons bien dénouer le bandeau qui couvre tant de regards, mais nous ne croyons pas faire un crime quand nous l'enlevons de vive force à quiconque le retient de ses deux mains sur les yeux d'autrui pour mieux enseigner à blasphémer le jour.

"Nous voulons bien que les blasphémateurs sauvent leur âme, mais nous ne voulons pas qu'en attendant ils en perdent d'autres..... Il importe sans doute qu'ils se sauvent, mais il importe aussi qu'ils cessent de nous perdre..... Nous les voyons dans les écoles, au milieu d'une jeunesse qu'ils abreuvent sans scrupule de tous les venins de l'erreur; ils ont l'audace sur le front, la raillerie à la bouche..... Nous comptons par centaines leurs victimes, et dans nos âmes même s'agite un reste de leurs poisons. Puisse Dieu les convertir demain! Notre affaire est de leur échapper aujourd'hui..... Nous voudrions d'ailleurs savoir,

au point de vue de l'éternité, quel tort nous leur faisons en les empêchant d'augmenter la somme du mal qu'ils auraient commis".

Convertir les impies! Il n'y a pas que ce moyen de travailler à la gloire de Dieu et à l'extension du règne de Jésus-Christ. Défendre, encourager ceux qui sont déjà dans les rangs, les pousser à l'action, n'en est pas moins une œuvre d'apostolat; ce n'était pas la moins nécessaire de l'époque, c'était celle de Veillot. Écoutons-le encore: ... "Je m'attache à réveiller, à encourager, à convertir les fidèles, à les faire marcher au combat, à les y engager même malgré eux. Et toutes les fois que j'en vois sortir un de sa torpeur, si j'y ai pu contribuer pour quelque chose, je m'en applaudis comme d'un grand succès, car j'ai fait d'une statue un homme, j'ai ouvert une bouche fermée, j'ai armé et rendu viril un bras indolent. Celui-là fera des œuvres qui convertiront les impies".

Il ne se désintéressait donc pas de l'âme de ses frères, ce valeureux soldat qui cherchait, tout en combattant, à former des recrues pour l'armée du Seigneur. Devant le livre odieux de Renan "La Vie de Jésus", il

sesentit frappé au cœur et pleura. Il prit sa plume, non pour exterminer le renégat, mais pour faire ressortir, dans une autre "Vie de Jésus-Christ", les traits de son Maître ignominieusement défigurés par le blasphémateur. A peine, dans la préface, accorde-t-il une allusion à l'apostat: "Quant à certain mauvais livre qui signale tristement l'époque où nous sommes, j'ai dû y faire allusion deux ou trois fois; mon désir eût été de n'y pas toucher. . . . Trouvant chez l'auteur le parti pris d'ignorer, je demeure convaincu qu'il est encore loin d'avoir perdu la foi. Il n'oserait pas regarder en face un erucifix, car il craindrait de voir le sang couler. . . . Je le trouve à plaindre, et ce que je voulais d'abord déchirer, je l'ai simplement écarté."

Voilà comment sa "violence" s'est manifestée en cette occasion. C'est plus efficace pour convertir, que l'exemple d'une lâcheté qui n'ose pas défendre sa foi.

Puis tout en battant en brèche les murailles de l'impiété, il s'est employé de toutes ses forces à consolider, à fortifier l'édifice catholique attaqué. Sa riche plume, que Pie X vient de proclamer "un lumineux flambeau", faisait pénétrer la lumière et

sourdre l'énergie dans les âmes; dans sa polémique, il a toujours présenté la doctrine catholique en antidote aux erreurs qu'il combattait, et plusieurs de ses livres pourraient être signés par des théologiens ou des ascètes. "Il y a telles de ses pages—a écrit un publiciste—que l'on dirait tombées de la plume d'un saint Augustin ou d'un saint François de Sales."

Par ailleurs le qualificatif "violente" appliqué à la polémique de Veillot est injuste. Elle a été véhémence, vigoureuse; ce fut la lutte du soldat de valeur qui fait feu de son mieux pour empêcher les adversaires d'avancer et les obliger à reculer, à respecter ceux qu'ils massacrent; il n'a jamais lutté contre le droit, ni par des moyens réprouvés par le droit: et c'est en cela que consisterait la violence. A défaut de notions philosophiques ou théologiques, le simple dictionnaire peut fournir ce renseignement.

Les libres penseurs d'aujourd'hui, dégagés de la lutte qu'il a livrés à leurs compères, ne rendent-ils pas hommage à sa grandeur d'âme, à la beauté de son idéal, à l'éclat qu'il a jeté sur l'Eglise? Lisez les appréciations

de Lemaître, Bellessort et Albalat entre autres. L'un d'eux va jusqu'à dire, au grand scandale peut-être de quelques catholiques flanqués d'une épithète quelconque: "Contestera-t-on que son intransigeante apologie ait largement contribué à la propagation de l'idée religieuse?..... Quand on considère l'idéal de Veillot et comment il l'a réalisé, on est forcé de convenir que toutes les opinions ne font pas aussi haute figure dans le monde..... Pour ma part je ne connais rien de plus grand ni qui soit plus digne de respect et d'admiration".

Cette parole d'un incrédule est la meilleure réplique au reproche qu'ont fait à Veillot des catholiques qui ont voulu convertir les impies par l'exemple d'une méprisable lâcheté à défendre leur foi dans son intégrité.

Venons-en au manque de charité de Veillot. Ce fut le grand cheval de bataille de tous les adversaires, gens, la plupart du temps, qui n'ont connu la charité qu'en la voyant pratiquer aux autres.

Veillot a-t-il manqué à la charité? Apprenons d'abord ce qu'est la charité et

distinguons entre les adversaires qu'il eut à combattre.

La charité, qui est la première vertu du christianisme, consiste à aimer le prochain, à lui vouloir du bien, "pour l'amour de Dieu". Dans l'exercice de son droit, empêcher quelqu'un de faire du mal, même en employant la force, est un acte de charité, puisque, "pour l'amour de Dieu", on l'empêche de faire du mal, et par là on protège ses frères. "Un coup de sabre à propos est une très belle aumône, une très grande charité". Quand Jésus-Christ démasque l'hypocrisie des Pharisiens, cette "race de vipères", ces "sépulcres blanchis", "remplis de rapines et d'impureté", quand il leur reproche les meurtres commis par leurs pères, il exerçait un grand acte de charité en faveur du peuple conduit par ces fourbes. Vous cherchez vainement en Veillot des paroles plus énergiques que celles-là.

Si donc il s'agit des impies déclarés qui faisaient la guerre à Dieu et à l'Église, qui faisaient main basse sur les âmes, c'était une grande charité d'arracher leur masque, de les réduire au silence ou au moins de les rendre moins capables de nuire.

Mais ses moyens, dit-on, dépassaient le but. Voudrait-on me dire quels moyens illégitimes Veillot a employés contre les impies ? Rire d'eux, faire rire d'eux, arracher le masque qui couvre leur hideux visage, traiter de sots des gens qui blasphèment, les peindre tels qu'ils sont, est-ce donc si illégitime ? Les doctrines révolutionnaires, impies, il les détestait de tout son cœur ; leur devait-il la charité ? Mais ces doctrines n'étaient pas de pures abstractions, elles se concrétisaient dans des personnes qui s'en faisaient ostensiblement les porte-étendards. Pouvait-il lutter contre les unes sans atteindre les autres ? Au reste, s'il s'employa à les désarmer, il ne conserva contre eux ni animosité, ni rancune. Nul lutteur n'a su si bien proportionner ses armes à la taille de ses adversaires. Contre ces voltairiens effrontés, inaccessibles à tout excepté à la cravache et au sifflet, il a employé ces deux armes, les seules qui leur convenaient.

Et n'était-il pas soldat dans la mêlée, exposé aux coups les plus furieux que peut porter "une plume dans des mains sales" ? Un catholique est-il donc un être en dehors de la loi commune ? La vie chrétienne est

une milice. Dans cette milice il y a des apôtres, des docteurs, des sœurs de la charité; il y a aussi des soldats, soldats de la plume, même soldats de l'épée, j'en appelle aux zouaves canadiens! Eh! bien, le soldat n'est pas une sœur de charité, il n'est pas une *nurse*. Sa cartouchière ne doit-elle contenir que des croquettes de chocolat et de la poudre parfumée bonne à jeter aux yeux des enragés qui foncent sur lui? Les ennemis de Veillot font penser à ce naïf conscrit qui s'écriait: "Ne tirez pas ici, il y a du monde".

Si Notre-Seigneur nous a prescrit l'héroïsme dans la charité en nous conseillant de prêter les deux joues aux soufflets—seul texte de l'Évangile que connaissent les fiers-à-bras de l'impiété—il ne faut pas oublier qu'il a donné là non un précepte, mais un *conseil* évangélique, non pour la communauté, mais pour les *individus*; chacun peut le pratiquer pour lui-même tant que le cœur lui en dira; mais quand il s'agit des droits supérieurs de la société, on n'a pas la liberté de recevoir gratuitement les soufflets et de tendre la joue qui est celle de ses frères, de l'Église, de Jésus-Christ.

Pour lui-même, Veillot laissait très volontiers les adversaires s'attaquer à sa personne. Les incrédules, qui ont réhabilité Veillot bien plus que les libéraux qui le boudent encore, reconnaissent que personne n'a été plus que lui injurié, vilipendé, diffamé. Voulez-vous entendre quelques-unes des appellations qu'on lui décernait : fort-en-gueule, adolescent véreux, prêtraillon, pion de séminaire, va-nu-pieds, punaise de chapelle, gale cléricale, bouledogue du Christ, etc., etc. Hugo a insulté sa mère, ainsi qu'un misérable nommé Jacquot, payé pour écrire un pamphlet qui a été adressé à tous les évêchés. On a mille fois parlé de sa picote, de ses traits rudes; cela le laissait impassible. Certaines injures l'amusaient, d'autres lui permettaient d'affirmer davantage sa foi. On l'appelle "sacristain", "bâtoniste devant l'arche". Veillot trouve l'appellation juste. En voilà un, dit-il, qui me rend plus justice que ceux qui m'appellent curé ou évêque, fonctions que je n'ai jamais cherché à exercer. "Oui, je suis sacristain! Bâtoniste devant l'arche, c'est mon métier en effet; je ne me suis jamais

proposé que pour le rôle de suisse qui fait taire les mauvais drôles et met les chiens à la porte afin que le service divin ne soit pas troublé. . . . J'ai un gourdin et je m'en sers". Sa plume était bien en effet un bon gourdin dans la main d'un bon suisse.

Voilà. Quand il s'agissait de lui, il ne s'émouvait pas. C'est la marque du soldat qui ne perd pas son sang froid. Le catholique était prêt à tendre l'autre joue. Mais s'agissait-il de la cause sacrée qu'il avait à défendre: "La moindre insulte à l'Eglise me trouve plus sensible," a-t-il écrit. Et même dans ce cas, jamais, disent les incrédules que je citais plus haut, il ne fut trivial, ni grossier, jamais on ne le surprit en flagrant délit de haine, de rancune, de diffamation, de déloyauté. "A peine s'oublia-t-il parfois à railler le physique de quelques-uns de ses plus vifs ennemis".— "On étonnerait bien des gens, dit Albalat, en leur disant qu'au vrai sens du mot, Veuillot n'a jamais insulté personne".

Les insultes à sa mère l'avaient ému. De Jacquot, il écrit: "Il est un malheureux. . . qui n'a pas d'autre moyen de gagner sa vie. . . Il faut prier Dieu pour qu'il réfléchisse quand

il mourra de faim. Ayant dévoré la pitance qu'il a cherchée dans le scandale, le pauvre Jacquot finira par venir me demander l'aumône et je la lui ferai en le louant d'avoir eu une fois de l'esprit". Quelques années plus tard la prophétie se réalisa. Veillot s'empressa de trouver une situation à son insulteur et lui paya des articles dans l'*Univers* au-dessus du cours ordinaire.

Victor Hugo, alors député, l'a appelé "crocheteur-ivre, triple gueux, vidangeur, espion, Lacenaire, Jésuite", puis a grossièrement insulté sa mère. "Tout cela, écrit Veillot, parce que j'ai un peu sifflé ses discours qui le méritaient bien; et j'en avais le droit puisqu'il était mon représentant, qu'il insultait à la tribune mes croyances, et que par obéissance à la loi humaine, je paye ma part de ses vingt-cinq francs. . . . J'ai seulement dit que je le trouvais sot politique et sot orateur. . . . Il s'est trop gratté et je ne visais point à produire cette grosse inflammation". Cela ne l'empêcha pas de juger sainement le poète quand l'occasion se présentait: "Nul, dit-il, n'a fait tant de vers ni si beaux, ni si bêtes". Ce jugement est confirmé par Brunetière.

Non, Messieurs; Veillot était un chevalier; il en avait la vaillance, la superbe audace, mais aussi la loyauté, la droiture, l'honneur, la gentilhommérie, la générosité. On ne le vit jamais dans ses luttes de plume, fausser, tronquer, ou tordre un texte pour lui faire rendre un sens autre que celui qu'avait voulu y mettre son auteur; on ne le trouva jamais en embuscade ou sur des chemins détournés; il n'accepta jamais contre ses adversaires catholiques cette polémique facile qui consiste à les accuser d'être des hérétiques pour lancer contre eux une longue thèse toute développée dans les auteurs; il ne se préoccupa jamais de la gloriole qui le mit en évidence; il ne s'abrita jamais derrière un grand nom pour porter des coups sans s'exposer à en recevoir; il n'en porta aucun dans l'ombre. C'est sous l'étendard du Christ, bien déployé, qu'il combattait, et il le couvrait de son corps; c'est lui-même qu'il exposait aux coups.

Mais Veillot eut aussi à combattre des adversaires catholiques, des compagnons d'armes. J'aurais voulu passer sous silence cette partie de son histoire, parce que, il faut l'avouer, ce sont eux qui lui ont porté les

coups les plus lâches, qui ont crié le plus fort contre ses manquements à la charité et qui lui ont conservé le plus de rancune, les seuls peut-être qui lui en conservent encore. On peut déplorer le sort de Veillot obligé de combattre des hommes qui aimaient sincèrement l'Eglise et qui méritaient d'elle, mais sa gloire n'en est pas ternie. Son cœur saigna souvent; toujours il eut la main tendue vers eux; il leur pardonna les pamphlets anonymes, les procès qu'on lui fit, et d'où il sortit toujours victorieux, ayant toujours pour lui, comme a dit Cousin, "Le Pape et la grammaire"; il les traita avec l'égard dû à leur rang et ne manqua jamais une occasion de les acclamer, de les louer, de s'effacer devant eux chaque fois qu'il ne s'agissait que de sa personne, consentant à passer au second rang dans la rédaction du journal, pour satisfaire ceux qui avaient conspiré pour l'en éloigner. Cet homme ne poursuivait que la vérité et ne cherchait qu'elle.

Convaincu que la Révolution est essentiellement l'anticatholicisme, il ne pouvait se taire devant les tristes efforts de ceux qui voulaient refaire le christianisme sur un

un bâtard, en inoculant dans les veines de l'Eglise assez de sang révolutionnaire pour en faire une femme à la mode, disposée à *flirter* avec tous les gommeux de la libre-pensée. Si, en combattant le drapeau du gallicanisme, du libéralisme et *tutti quanti*, ses traits ont atteint des hommes de mérite, encore une fois il faut le regretter, mais qu'allaient-ils faire dans cette galère ?

Ce qu'il faut regretter surtout, c'est de voir ce drapeau porté par des hommes respectables qui méritaient mieux, et défendu par des moyens dont ils durent rougir plus d'une fois au fond de leur âme. Leur erreur peut avoir l'excuse de la bonne foi dans un temps où l'Eglise ne s'était pas prononcée formellement sur ces doctrines; il est impossible de justifier avec la même raison leurs procédés.

Veillot dépassa-t-il les bornes de la charité contre eux ?

On trouvera sans doute quelques traits un peu trop acerbes; Veillot serait au-dessus de l'humanité s'il avait toujours observé la stricte mesure dans une position aussi délicate. Mais on ne peut lui reprocher que quelques détails réparés par tant d'actes

de généreux pardons: “Je suis un travailleur en plein combat, répond-il, je charge mon fusil à la hâte: est-il étonnant qu’il crache un peu”?

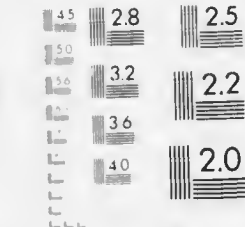
Dans le travail de quarante ans de lutte, où on n’eut jamais à lui reprocher un biais, ni une note fausse ou louche sur la doctrine, comment s’arrêter à chercher quelques vivacités, quelques expressions un peu trop blessantes. . . . quoique fort richement méritées! Si l’ami qui me sauve, a tapé un peu trop rudement sur les doigts de celui qui me versait le poison, je laisserai à d’autres le soin de crier à sa brutalité.

Enfin son intransigeance compromettait les intérêts de l’Eglise. Complétez la phrase en ajoutant à l’Eglise les épithètes “gallicane”, et “libérale”, et vous aurez la vérité. Le cri d’alarme est parti d’abord du camp de l’impiété, lequel, sous les coups qui lui criblaient l’épiderme, se sentit tout à coup furieusement épris de compassion pour cette pauvre Eglise qui allait en souffrir. C’était touchant! Sainte-Beuve s’est extraordinairement ému à l’idée des dangers que ferait courir à l’Eglise le journalisme catho-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14619 USA
716/483-3333 Phone
716/288-5283 - Fax

lique, et, dans une longue thèse intitulée: "Un journaliste catholique est-il possible?" il a donné sa preuve, claire comme l'eau du ruisseau de la rue, que, pour un journaliste catholique, "proposer pour remède ses recettes morales, ses pratiques dévotieuses", serait œuvre de mauvais goût et propre à "irriter quantité de citoyens". Belle âme! qui trouve tout naturel que les journalistes pornographiques proposent leurs remèdes, leurs pratiques à eux. Il est bon prince toutefois, et il admet au catholique le droit d'avoir un journal, à la condition qu'il n'exerce "aucune action". Le mot est à encadrer; il peint l'époque à laquelle Louis Veillot entreprit de réveiller l'action catholique.

Les mêmes catholiques que nous avons vus tout à l'heure, se sont faits l'écho de cette accusation: ils avaient bien peur que l'Eglise n'étouffât sous le monceau de vérités que le polémiste faisait briller devant son siècle. Pas trop de vérités, grand Dieu! surtout pas de vérités trop crues! En plein XIXe siècle, l'Evangile ne peut pas se montrer dévoilé comme aux âges de foi simple. La marotte de ces messieurs était de marier l'Eglise avec la Révolution; sous leur pru-

dente surveillance, les deux auraient fait bon ménage, on peut les en croire. Mais pour en arriver là, il fallait que l'Eglise commençât à diluer ses vérités. Une femme d'esprit les caractérisait par cette boutade: "Ces messieurs-là s'imaginent qu'en mêlant l'eau bénite et le pétrole dans leurs alambics, ils feront du vin de Bordeaux".

Veillot qui croyait à la force de la vérité, comme tout catholique de race, qui savait que l'Evangile seul peut sauver les sociétés comme les individus, et que Jésus-Christ l'a donné pour être divulgué, les rassurait de son mieux: "N'ayez pas peur, l'Eglise, n'en mourra pas. . . . Ce que Dieu donne à croire est bon à publier". Et il couvrait de son bouclier les évêques qui parlaient, il exposait son journal à la mort pour faire connaître la parole du Pape, il affirmait sa foi, et proposait le remède catholique partout où le *virus* révolutionnaire faisait irruption. L'on entreprend de nous persuader, dit-il, que "si les catholiques se bornaient à causer entre eux, ils serviraient beaucoup mieux l'Eglise! De bonne foi, pour qui les prend-on?"—"Notre temps n'aime pas la vérité, dit-il encore, et dans

le petit nombre de ceux qui l'aiment plusieurs n'aiment point ceux qui se mettent en avant pour la défendre. On les trouve indiscrets, importuns, inopportuns. . . . J'ai entendu souvent imputer ce méfait à un journaliste de votre connaissance. Je l'ai entendu imputer aussi au Pape, et il y a tout à l'heure dix-neuf cents ans que le Pape l'entend imputer au Fils unique de Dieu".

Et en effet, ces gens-là, qui tremblaient devant les dangers que la définition de l'infaillibilité allait faire courir au monde, avaient une peur terrible de toute parole qui est purement évangélique, qui n'a pas un petit fumet de pétrole révolutionnaire. Sans le dire, ils ne sont pas loin de trouver que Notre-Seigneur a été bien imprudent de donner tant de vérités qui ont fait jaser beaucoup de monde, que saint Pierre s'est causé, avec son vieux "*non possumus non loqui*", des ennuis qu'il aurait été si facile d'éviter. Pour eux, "la pire et plus terrible bête qui soit sur terre est l'homme de bien qui ose vanter et défendre le bien", disait Veuillot. Et leur prudence trouvait bien plus utile à la religion de se ranger du côté des adver-

saires pour tirer dans le dos du meilleur soldat de l'Église.

Je ne prétends pas établir une thèse pour louer ce zèle intempestif et sans jugement, qui, rempli d'une sottise confiance en soi-même, va, sans direction et sans tact, décourager les bonnes volontés et déprécier les efforts généreux, quoiqu'un peu gauches, et qui, sous prétexte de dire la vérité, lance des pavés à la tête de tout le monde comme un insensé qui décharge son arme à feu sur tous les passants. Notre-Seigneur a recommandé la prudence qui sait prévenir le mal et encourager l'effort sincère. La prudence qu'a eu à combattre Veillot est d'une autre nature: c'est celle qui consiste à mettre la lumière sous le boisseau, à ne faire connaître de Jésus-Christ que ce qui serait bien vu des gens qui n'en veulent aucunement, à le rapetisser à la taille des révolutionnaires, disons le mot, à mettre à l'Église un bonnet rouge pour la rendre acceptable aux Jacobins. C'est encore cette prudence qui laisse prendre ses droits de peur d'irriter les voleurs, qui laisse faire le mal de crainte de déplaire aux méchants, et qui met son drapeau en poche à chaque

fois qu'il est menacé par une moquerie ou une polissonnerie. On l'appelle prudence; mais on se comprendrait mieux en lui donnant son nom: elle s'appelle lâcheté. L'Évangile l'appelle prudence de la chair.

Veillot n'a pas méconnu les lois de la prudence chrétienne. "Jamais dans aucune affaire grave, il n'a agi sans consulter le Nonce, jamais il n'a rien fait contre ses conseils. . . . Jamais il s'est targué d'un appui donné par le S. Siège ou il a compromis son nom dans les discussions publiques". Il s'est attiré des brouilleries avec l'irascible Montalembert pour avoir refusé de faire sur Villemain des remarques qui auraient pu être justes mais qui manquaient de délicatesse et d'à-propos. Et quand il a trouvé des bonnes volontés, ou même quelque espoir de protection pour les droits de la religion, sous la Royauté, sous les Républiques, sous l'Empire, il n'a jamais manqué de les encourager, de les faire ressortir, d'exprimer fortement les espoirs qu'on y pouvait raisonnablement fonder, à un point tel que ses adversaires l'ont maintes fois accusé de recevoir des fonds secrets des puissances qui gouvernaient. Contradiction du mensonge.

Son intolérance ne cherchait pas à priver les autres de leurs droits ni à leur imposer ses croyances ni ses pratiques: il exigeait seulement qu'on respectât ses croyances et ses droits qui étaient ceux de la majorité des Français. Par exemple, il ne réclama pas le monopole de l'enseignement pour l'Eglise; il lutta contre le monopole universitaire et demanda pour les catholiques la liberté d'enseigner que la Charte de 1830 leur promettait.

Quant à cette prudence qui trafique des dogmes, qui cache une partie de l'Évangile, il n'en voulait pas et aucun catholique n'en peut vouloir. "S'il s'agit de nos principes, déclare-t-il, nous ne les avons point formés nous-mêmes, nous les avons reçus tels que la religion nous les a donnés, tels qu'il faudra que le monde les accepte. Sur ce point, nulle modification possible".

Dans le monument historique que Pie X vient d'élever à Veillot, par son bref du 22 octobre, le S. Père a admirablement fixé l'opinion catholique sur les trois points que je viens de soulever et sur bien d'autres. Il déclare que sa plume était un "flambeau lumineux", il loue son zèle "à repousser comme

une impiété toute diminution de la souveraineté de Jésus-Christ”, et il loue sa droiture et sa fierté à “proclamer sans atténuation la vérité catholique, ne voulant jamais distinguer entre les droits modernes que le monde admet et ceux qu’il prétend proscrire”. Il exalte sa franchise à “démasquer les théories libérales”, son ardeur à “dissiper les préjugés et équivoques du gallicanisme”, “son entrain, son enthousiasme, son courage. . . . à poursuivre sans trêve ni merci l’erreur qui s’étale au grand jour et l’erreur qui serpente dans l’ombre”. Il loue son désintéressement et son obéissance, sympathise aux souffrances qu’il eut à subir des “intrigues, antipathies, et accusations calomnieuses de ses adversaires et de la désapprobation de ses compagnons d’armes”. Prudents, charitains, trafiquants de vérités, gallicans et libéraux doctrinaires: toute la clique a son mot. Qu’il est bien vengé, Veillot!

CONCLUSION

En entreprenant cette causerie, je me proposais de faire connaître, par ses traits saillants, le chrétien dont la mission fut de fonder l'œuvre de la presse catholique. Je me suis appliqué à faire ressortir, surtout aux yeux des jeunes gens qui m'écoutent, ce que peut l'action d'un homme de convictions avec un idéal chrétien. Il me reste à conclure. Je le ferai en montrant les conséquences de l'œuvre qu'il a entreprise et en indiquant ce que peuvent imiter de lui les catholiques d'action.

L'œuvre de Veillot, qu'on a si souvent proclamée inutile ou dangereuse, se révèle de plus en plus bienfaisante à mesure qu'on s'éloigne de son époque et qu'on aperçoit les conséquences de la lutte qu'il a menée. Il a réveillé l'énergie catholique en France; il a donné à ses frères le courage de se grouper, de parler et d'agir; il a inspiré la fierté, l'audace de la foi, suscité la vaillance, et assuré à la parole catholique une liberté qui lui était refusée.

Politiquement, il est vrai, la France officielle a rompu avec l'Eglise: ce qui prouve

que Veillot était bien inspiré quand il dénonçait l'hypocrisie officielle et qu'il essayait d'ouvrir les yeux à ceux qui aiment s'endormir au refrain du "tout-va-bien". Mais regardez-y de près. L'union entre les catholiques sur la question religieuse est plus forte qu'elle n'a jamais été au siècle dernier; des énergies, des initiatives ignorées, sourdent de toutes les classes de la société; on s'enrégimente sur tous les terrains pour porter haut et ferme le drapeau catholique et combattre sans respect humain le bon combat. N'est-ce pas de son idée, de son exemple qu'est sortie l'A. C. J. ?

Voyez encore les adversaires qu'il a combattus. Le gallicanisme est mort, cessant de diviser les forces catholiques. La concentration autour du Siège Apostolique est telle que, sur la question des Cultuelles, le Pape a pu donner à toute l'Eglise de France un mot d'ordre qui comporte l'héroïsme, sans soulever d'autres cris que des cris d'acclamation. Ce qui faisait dire à un officiel que tout avait été prévu, tout, excepté ce qui est arrivé.....

Le libéralisme, si fortement combattu par Veillot, a été formellement condamné par

l'Eglise; s'il en existe encore sur la terre française, il est logé chez des égarés en retard, la masse de ses adeptes s'étant définitivement rangés sous les drapeaux moins incolores de la libre-pensée, du rationalisme et de la Révolution: c'est l'aboutissant logique, et ils sont plus chez eux.

Les catholiques qui n'osaient avouer leur foi qu'à demi-voix, avec des airs humiliés et des attitudes de gens qui éprouvent le besoin de se faire pardonner, ont repris, à la suite de cette grande lutte dont Veillot fut l'un des plus audacieux capitaines, une fierté noble qui est du meilleur augure pour l'avenir. Disons plus, ce qui était une originalité d'âme chez Veillot, cette hardiesse du chrétien qui se montre et laisse transparaître la foi partout, dans l'article de combat, dans la poésie, dans le conte, dans la correspondance, voire même dans le roman, cette originalité, disons-nous, de mêler la religion aux plus humbles détails, est un vrai signe du temps, la manifestation de la liberté des enfants de Dieu revenant à la simplicité de la foi authentique. C'est même un progrès notable, à la louange de notre époque, sur la grand siècle, qui

était chrétien dans ses profondeurs et sur ses sommets, mais qui aurait trouvé étrange et peu respectueux de laisser pénétrer la foi dans tous les sentiments, les manifestations de l'activité intellectuelle et les actes en apparence les plus légers de la vie.

Le sévère Boileau trouvait que les mystères de notre foi ne sont pas susceptibles d'ornements égayés, et en vertu de ce principe, qu'il avait trouvé dans l'esprit de son siècle fraîchement éclos de la Renaissance, il chassa la foi de la littérature, nicha la poésie sur les hauteurs du Parnasse et y admit toute la ménagerie de l'Olympe. On permettait facilement à Bossuet de prêcher fortement de grosses vérités, mais on n'aurait pas trouvé de bon ton qu'un La Bruyère, par exemple, fît acclamer le nom du Christ par les immortels, comme M. Bazin vient de le faire sous la Coupole.

Sans vouloir décrier le grand siècle dont le majestueux respect pour la religion mérite notre reconnaissance, nous pouvons toujours bien signaler ce progrès réel de notre siècle sur le XVIIe. Louis Veuillot qui se montre chrétien avec hardiesse dans le combat, l'est encore joyeusement, spiri-

tuellement dans ses opuscules, ses romans, tous ses écrits. Il est imprégné de sa foi et il lui est tout naturel de la laisser transparaître dans son caractère, son tempérament, ses agissements quotidiens, ses joies grandes ou petites, ses douleurs. La foi mêlée ainsi à la vie y perd-elle de sa dignité, et ne gagne-t-elle pas en influence plus que si elle restait dans un respectueux isolement où on la retrouvera aux heures déterminées par une rigide étiquette ?

C'est un progrès notable encore sur le XVIIIe siècle, où l'on trouvait naturel d'être "catholique à l'église et païen à l'Opéra".

On dira que le XIXe siècle avait déjà opéré cette révolution avec Chateaubriand suivi des romantiques de la première école. Je n'en persiste pas moins à croire que Veillot a introduit dans la littérature française, et par conséquent dans la mentalité des catholiques français, plus qu'une nuance religieuse. En y regardant de près, on verra que le sentiment religieux introduit par l'auteur du "Génie du christianisme", par Lamartine et les romantiques d'avant 1830, est plutôt un sentiment de "religiosité".

On ne célèbre plus Vénus, mais le sujet qu'elle symbolise reste encore trop souvent le thème monotone d'un poème qui ne fait que varier ses tons. Seulement on lui a mis un vêtement d'apparence chrétienne, on l'a baptisé. Et au fond de toutes les compositions, on peut retrouver la sensualité présentée sous des couleurs pieuses, enveloppée de sentiments aussi faux que nuageux, où l'on s'efforce de projeter des reflets que l'on dit venir du ciel, mais qui ne sont que des lueurs factices jaillissant d'un foyer où la concupiscence a plus de réalité que la religion de sincérité.

Ces poseurs ne mêlent la religion qu'à leurs sentiments vagues ou vaguement exprimés; elle leur est une occasion de se donner en spectacle comme les victimes d'une souffrance plus ou moins imaginaire qui va les rendre intéressants: on ne voit pas par ailleurs que le sentiment religieux les pénètre, lorsqu'ils échappent au mal systématique dont ils ont fait leur dada. Ils sont des éducateurs de sensibilité, des docteurs de rêveries creuses; ils ne sont pas des éducateurs de morale, des apôtres de la foi.

Chez Louis Veillot il n'y a rien de calculé ni de factice; et la religion ne le

prend pas seulement avec le "mal du siècle". Un jeune étudiant lui ayant écrit cette phrase bien romantique. "J'ai bu au breuvage des douleurs", il lui répond d'une manière bienveillante, lui donnant quantité de bons conseils pour lui apprendre à "devenir un homme". Puis, faisant allusion à sa phrase ampoulée, il ajoute: "Ce sont là de mauvaises phrases qu'il faut laisser aux niais qui les écrivent. . . . Vous n'êtes point à l'âge des douleurs, et quand vous y serez, si vous êtes un homme vous n'en parlerez point. Il n'y a qu'une vraie douleur dont on peut parler, mais sobrement, c'est celle d'avoir offensé Dieu. Heureux ceux qui la ressentent! Quant aux autres, Dieu les envoie par un dessein de miséricorde et c'est à lui seul qu'il en faut parler". A combien de jeunes gens ces conseils peuvent-ils encore être utiles!

On le voit, le sentiment religieux qui pénètre la littérature de Veillot n'est pas celle des poitrinaires genre René. C'est du réel et du vrai, du sincère et du pratique.

Et ce que Veillot a fait en ce sens a influé sur son époque et continue d'influencer la mentalité contemporaine. La réaction

n'est pas encore complétée, mais on la présente, elle existe. A mesure que les âmes chrétiennes se désinfectent de la contagion révolutionnaire, elles restituent aux sentiments chrétiens leur place dans toutes les manifestations de l'activité. C'est ainsi que, pénétrant avec la vie par toutes les petites fissures de l'être, la religion finit par atteindre le sous-sol des âmes, pour y nourrir et faire épanouir la semence chrétienne.

Cette influence n'a pas atteint les seuls catholiques. En arborant fièrement le drapeau de la foi et faisant valoir hautement les titres qu'il avait pour s'imposer au respect de son pays, il obligea les incrédules de bonne foi à réfléchir; il les força à voir dans le christianisme toute une organisation merveilleuse, avec ses parties fortement enchaînées, ses conclusions pratiques, pleines de bons sens et de logique, ses lumineuses solutions sur toutes les difficultés sociales, ses remèdes aux besoins les plus intimes de l'âme et le parfait idéal qu'il offre aux plus nobles aspirations de la nature humaine. On est obligé d'avouer, avec Albalat, que "toutes les opinions ne font pas si haute figure dans le monde".

On a dit que "le chemin de Damas, depuis quelque temps, est encombré, et l'on n'y voit que gens à demi couchés et se frottant les yeux." C'est un retour au christianisme, malgré la recrudescence de persécution et l'apostasie officielle. Comme aux premiers temps de l'Eglise le salut partira de la masse pour atteindre la société jusqu'à la tête.

Ce n'est pas tout là, sans doute, l'œuvre du seul Veillot; mais il en fut l'un des plus vigoureux ouvriers. En ressuscitant l'énergie catholique endormie et en l'entraînant, il lui a rendu sa puissance d'action. C'est tout ce qu'il faut à un siècle où les malheurs de l'Eglise sont plus imputables à l'inertie des bons qu'à l'audace des méchants. Et cette œuvre, elle se continue grâce aux positions qu'il a conquises à la presse catholique pour la mettre en mesure de faire pénétrer, dans toutes les couches sociales, la doctrine de l'Evangile qui, seule, "peut nous reconstituer", disait-il.

Le centenaire du grand écrivain a provoqué toute une littérature qui indique que l'homme est mieux apprécié, qu'il sera plus étudié, mieux connu, et on peut augurer

qu'il suscitera des imitateurs nombreux. Ce n'est pas simplement un homme que ces fêtes ont acclamé, c'est une idée, l'idée de Veillot, l'idée chrétienne qui a le droit et le devoir de s'affirmer avec fierté et de s'imposer au respect de tous, pour reprendre la place que le Christ lui a donnée et que la Révolution lui a usurpée.

L'Eglise à laquelle l'ardent polémiste avait consacré sa vie et son cœur, a voulu s'associer à cette célébration, elle qui refusa d'autoriser la célébration de centaines en l'honneur d'hommes illustres dont certaines idées furent énergiquement combattues par Veillot. Le S. Père a prononcé cette parole, la plus forte qui ait été dite sur le vaillant lutteur: "L'ensemble de sa carrière illustre est digne d'être présenté comme modèle à ceux qui luttent pour l'Eglise et les œuvres saintes".

La carrière de Veillot un modèle! Ce sera la dernière partie de ma conclusion.

Nous ne pouvons pas certes, être tous des journalistes comme Veillot: il faut des abonnés! Mais si je fais la synthèse de sa vie pour en saisir les traits dans lesquels viennent se fondre les autres et qui peuvent

être proposés à notre imitation, j'y trouve cette foi *convaincue* qui illumine et dirige toute sa vie, une foi *fière* qui ne se cache jamais et qui réclame ses droits, une foi *agissante* qui ne recule devant aucun obstacle, une foi *intégrale* qui ne souffre pas d'alliance anormale entre la vérité et l'erreur, le bien et le mal, qui ne cherche pas à rapetisser la stature divine de Jésus-Christ et à diminuer son Evangile, une foi *obéissante* qui ne se plie devant rien mais s'incline devant la seule autorité de Dieu personnifié dans son Vicaire; j'y vois un *dévouement* enthousiaste qui sacrifie son repos, sa tranquillité, ses goûts au succès de l'œuvre que la Providence lui assigne; j'y reconnais enfin un *désintéressement* qui le met à l'abri de toutes les lâchetés, les compromissions.

Et vous, mes jeunes amis, dont l'âme neuve est toujours ouverte à tous les beaux enthousiasmes, et accessible à tous les généreux vouloirs, laissez-moi vous indiquer en quoi il peut être dès maintenant votre modèle. Comme lui, soyez de l'école de Jésus-Christ c'est-à-dire, pratiquez avant d'apprendre aux autres. Disciplinez en vous "les forces qui vagabondent"; en attendant de revêtir

l'armure, parfaites votre éducation, forgez-vous une âme, en y faisant régner Dieu, c'est-à-dire l'ordre, l'équilibre, la vérité chrétienne, la vertu; élargissez votre esprit par le travail personnel, l'étude approfondie qui seule trace un sillon et crée les convictions fortes, justes, chrétiennes; contractez l'amour, la passion du travail, afin de ne pas gaspiller plus tard votre vie dans des futilités qui amusent, mais dans lesquelles se dispersent tant de précieuses ressources que la race canadienne-française et catholique pourrait utiliser avec profit pour la gloire de notre religion, de notre nationalité et de notre pays. Soumettez votre volonté au frein de cette forte discipline évangélique qui, en vous obligeant à faire la guerre à vos entraînements intérieurs, et vous fournissant les secours spirituels à cet effet, vous indique le moyen de vous tremper le caractère et de vous rendre forts contre l'intérêt égoïste, la cupidité, la recherche des honneurs et autres sollicitations par lesquelles on cherchera plus tard à ébranler votre vertu. Vous imitez encore Veillot si, au moment de l'action, le regard fixé sur un idéal chrétien cultivé dès le collège, mettant votre

conduite d'accord avec votre foi, vous soumettez toute votre vie à l'unique direction d'une pensée surnaturelle, vous tenant debout devant les hommes, à genoux devant Dieu.

Messieurs, lisez Veillot. On prépare, dit-on, une édition complète de toutes ses œuvres, à des prix accessibles aux bourses les moins bien garnies. Me serait-il permis de formuler ici le vœu de voir les travaux du grand chrétien mis à la portée de tous les étudiants des collèges et des cercles de l'Association de la jeunesse! Oui, lisez Veillot: vous éprouverez d'abord une forte jouissance intellectuelle, vous connaîtrez une âme que vous ne soupçonnez pas. Puis, cette lecture vous façonnera un style, un style bien classique. Vous vous formerez de solides convictions; vous allumerez ou excitez en vous l'enthousiasme des grandes causes. Au contact de cette grande âme, vous sentirez grandir la fierté de votre foi, l'audace de vos convictions chrétiennes, vous apprendrez à demeurer des hommes de caractère, des chevaliers sans peur et sans reproche, et, par vous, "l'ombre de Veillot pourra encore gagner des batailles".

Imp. Dussault & Froulx, Québec

